

PER

B-285

BNQ

# JEUNESSE

## ET HÉRAUTS



AUTREFOIS BULLETIN DU T. S. ENFANT JESUS

Volume XXXIV, Numéro 19

FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES  
949, RUE CÔTE, MONTREAL (1)

1er juin 1948



# Allo! Allo! Ici Jeunesse



Cher ami,

## La page du Directeur

**J'**ARRIVE d'une promenade à la campagne, dans les bois. Vive la campagne et vivent les oiseaux qui y chantent si bellement ! Parlons donc « oiseau », en ce beau mois de juin.

### ALOUETTE, GENTILLE ALOUETTE ! JE T'Y PLUMERAI !

**E**NCORE vous faut-il l'attraper ! Je sais bien qu'elle niche sur terre et ne perche point ; mais elle se dédommage de ce contact obligé avec le sol par des courses aériennes prolongées ; peu d'oiseaux ne peuvent, dans le grand ciel bleu, se jouer aussi haut, ni aussi bien, ni aussi souvent. Plus l'alouette s'élève, plus elle chante, égrenant dans l'espace ses notes pleines et claires, en un crescendo qui nous permet de la suivre même quand on ne la voit plus.

Il me semble bien que l'alouette rappelle à l'homme qu'il doit élever souvent son âme vers son Créateur. Plus ses labeurs sont intenses, plus il doit crier vers Dieu. « Sursum corda » chante le prêtre avant la grande « action de la messe » ; et nous de répondre : « nous les tenons élevés vers le Seigneur. »

### LES PIGEONS

**J**E suis sûr, sans connaître vos goûts, que vous aimez les pigeons gracieux, propres, doux, attachés au lieu natal. Si on les en éloigne et, qu'à de grandes distances, on les relâche, ils s'élèvent, tournoient, scrutent en tous sens l'horizon, puis filent en droite ligne vers le lieu d'où on les a enlevés.

« Dieu tombé, qui se souvient des cieux », vous êtes sur la terre, cher enfant, un peu comme un pigeon dépaycé. Tournez donc votre regard vers la patrie, orientez vers elle vos projets. Autrement dit, cherchez votre vocation, puis, d'un vol rapide, élanchez-vous vers Dieu par le chemin qu'il vous a fixé. Le pigeon voyageur ? — Un symbole de l'enfant qui cherche et suit sa vocation.

### LES ALBATROS

**L**ES marins s'amusez parfois de la mine décontenancée de grands oiseaux de mer, qu'ils réussissent à saisir sur le pont des navires.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,  
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,  
Laisseront piteusement leurs grandes ailes blanches,  
Comme des avirons, traîner à côté d'eux. (BAUDELAIRE.)

Si les pigeons de tout à l'heure représentent bien la vocation recherchée, l'albatros blessé, « maladroit et honteux » figure la vocation manquée.

Dieu avait marqué certains enfants, pour une mission choisie ; il les avait doués des grandes ailes du dévouement, du talent, des nobles ambitions qui les auraient portés, héroïques, au bout du monde. Mais une balle malencontreuse s'est logée sous l'aile : un scandale, un mauvais conseil les a fait s'abattre meurtris contre terre, où ils traînent une vie misérable. Vocation manquée, c'est l'explication de bien des existences pétrées de malheur.

Fr. M.-Cyrille, E. C.

## JEUNESSE-HÉRAUTS

(ÉDITION CONJOINTE)

Approuvé par Son Ex. Mgr l'Archevêque de Montréal.

RÉDACTION et ADMINISTRATION

Frère M.-Cyrille, é.c.  
Frère Majorique, é.c.  
Frère Marie-Paul, é.c.

RÉDACTION et PUBLICITÉ

Frère Placide Vermandere, c.s.s.  
M. Roland Canac-Marquis

ABONNEMENT : A) Pour 10 exemplaires ( 5 mois ), 520 pages : Canada : \$1.00 — Etranger, \$1.15.  
B) Pour 20 exemplaires (10 mois), 1,040 pages : Canada : \$2.00 — Etranger, \$2.25.

Les abonnements commencent en SEPTEMBRE ou en FÉVRIER — Ceux qui s'abonnent après ces dates reçoivent les numéros déjà parus dans la série.

GRATIS : Un exemplaire par dix abonnements à la même adresse.

LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES, 949, Côté, Montréal. Plateau, 9066.



Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.





**BIENVENUE !**

*au Très Honoré Frère Athanase-Emile  
Supérieur général des Frères des Ecoles chrétiennes.*



Prions le Sacré-Cœur ❀ Demandons-lui la grâce ❀ D'éviter la disgrâce ❀ De notre Créateur

# NOTRE PAGE COUVERTURE

## POUR LA PLUS GRANDE GLOIRE DE DIEU

### LA BELLE HISTOIRE DE THARCISIUS

**L**E pain sacré était prêt. L'officiant, du haut de l'autel sur lequel était placé le ciboire, se retourna pour voir lequel d'entre ses assistants conviendrait le mieux à la mission sainte qu'il lui réservait. Avant que personne eût le temps de s'offrir, le jeune acolyte Tharcisius s'avança et alla s'agenouiller devant lui. Ses mains étendues en avant, prêtes à recevoir le dépôt sacré, le regard qui illuminait sa belle figure, innocente et candide comme celle d'un ange, semblaient parler pour lui et réclamer la préférence.

— Tu es trop jeune, mon enfant, dit le bon prêtre ému d'admiration à la vue du touchant tableau qui s'offrait à lui.

— Ma jeunesse, Saint-Père, sera ma meilleure protection. Oh! ne me refusez pas cet immense bonheur!

Et des larmes brillaient dans les yeux de l'enfant, et ses joues s'empourpraient d'une émotion modeste en disant ces paroles. Et il étendit de nouveau ses mains vers le prêtre, et il le supplia d'un ton si plein de ferveur et de courage, que le saint homme ne put résister.

Il prit le sacrement du divin mystère, l'enveloppa respectueusement dans un linge blanc, le couvrit d'une seconde enveloppe, et le remit entre les mains de l'enfant, en disant:

— Souviens-toi, Tharcisius, qu'un trésor est confié à tes faibles soins. Evite les endroits publics trop tumultueux, et n'oublie pas que les choses saintes ne doivent point être distribuées aux chiens, que les perles ne doivent point être jetées aux pourceaux. Tu garderas avec fidélité ces dons sacrés de Dieu.

— Je périrai plutôt que de les livrer, répondit le pieux jeune homme en plaçant le céleste dépôt dans le haut de sa tunique.

Et, d'un air recueilli, Tharcisius partit pour accomplir sa mission. Il marchait en hâte vers la prison; pour y arriver, il avait à traverser une grande place où des enfants, échappés d'une école voisine, commençaient leurs jeux.

**L**E nous manque quelqu'un pour notre partie; comment allons-nous faire? venait de dire le chef de la bande.

— Voilà justement notre affaire! s'écria un autre; voici venir Tharcisius, que je n'ai pas vu depuis un siècle. C'est un bon garçon, très habile à toutes sortes de jeux. Viens donc, Tharcisius, cria-t-il en l'arrêtant par le bras, où donc cours-tu si vite? Viens jouer avec nous, viens; tu seras bien gentil.

— Je ne puis en ce moment, Petilius; en vérité, je ne puis pas. Je suis chargé d'une commission très importante.

— Bah! il n'y a pas de commission qui tiennet! cria celui qui avait parlé le premier, grand et fort garçon qui avait l'air et les traits d'un rustre.

— Je vous en prie, dit le pauvre enfant d'un ton suppliant, je vous en prie, ne me retenez pas!

— Je n'écoute rien, répliqua l'autre. Mais, voyons, que caches-tu là si soigneusement dans ta poitrine?

(A suivre à la page 39)



COLORIEZ CETTE ILLUSTRATION



# MADELEINE BOUVART

## L'HISTOIRE D'UNE PATRIOTE

par

*Faucher de Saint-Maurice*

### HONNIE

**F**ILLE s'appelait Madeleine, et probablement que ce nom lui avait porté malchance ; car, en ville, tous les commérages disponibles étaient entassés sur sa jolie personne.

Était-ce calomnie ou médisance ?

Je n'en sais rien, et il serait difficile de remonter jusqu'à la vérité, puisque pour cela il faudrait se frayer un chemin et coudoyer les quatre-vingt-seize années qui me séparent maintenant du minois chiffonné de Madeleine Bouvart.

Ce qu'il y a de positif, c'est qu'en 1775 elle avait vingt-sept ans, la taille svelte, le pied busqué, les dents fraîches, le rire agaçant, la main fine, la langue déliée et la plaisanterie gauloise.

Combien de femmes n'ont-elles pas été compromises par une seule de ces mignonnes choses ?

Sans doute c'était ce que devaient se murmurer deux bourgeois qui en ce moment s'attardaient, bon gré mal gré, sur le chemin Saint-Louis.

La neige était molle et épaisse, et ils allaient retirant péniblement leurs pieds de la masse blanche pour les y enfouir de nouveau, à la manière des oiseaux pris à la pipée.



Le joli traîneau de Madeleine  
tiré par un pur sang anglais, passa.

**L**A mauvaise humeur, la crainte et l'apoplexie pesaient sur ces honnêtes figures ; mais tout cela fit place au dédain et à l'ironie lorsque, sous leurs nez bourgeonnés passa, tiré par un pur-sang anglais, le joli traîneau de la sémillante Madeleine Bouvart.

Vers cette époque, le chemin du Cap-Rouge était déjà le rendez-vous aristocratique des belles et des mignons du temps.

Madeleine n'était pas la dernière rendue à cette course au clocher, où qui le voulait, et surtout qui le pouvait, venait étaler l'élégance de ses fourrures et la fraîcheur de ses équipages, sous les yeux des éternels badauds de ma ville natale.

Chaque jour, à heures fixes, on voyait ainsi passer le gracieux sleigh de Madeleine, glissant sans bruit sur la neige soyeuse, ne laissant derrière lui que les deux minces filets tracés par ses légers patins, et se faisant précéder par le son argentin des petites clochettes, qu'agitait fièrement son magnifique coursier.

Alors les envieux disaient : « Est-elle heureuse, cette petite Bouvart ? »

Les compatissants murmuraient : « Quel malheur n'a-t-elle pas eu de perdre son père, un si honnête homme ! »

Madeleine n'en tenait pas moins fièrement ses rênes.

Son traîneau filait, puis disparaissait au loin sur la route blanchie, et autant en emportait le vent.

Ce jour-là, elle allait encore plus grand train que d'habitude.

La tête penchée en avant, le corps gracieusement incliné sur la chaude fourrure d'ours noir qui empêchait le froid de décembre d'arriver jusqu'aux petits pieds de Madeleine, elle laissait toute liberté d'allure à son cheval.

(À suivre à la page 34)

*Délicieuse  
gourmandise*



**A**H ! vous pensez que c'est facile à faire de la crème à la glace ? Je vais vous prouver que, de nos jours, il faut presque être chimiste pour préparer un mélange de crème glacée.

Dernièrement, un ami m'invitait à visiter la laiterie où il travaillait. J'ai répondu à son invitation avec empressement et j'en ai profité pour recueillir des renseignements sur mon dessert favori. J'étais loin de penser que sa fabrication exigeait un outillage si perfectionné et tant de précautions. Vous pouvez en juger par vous-même.

#### PASTEURISATION

La pasteurisation est la première étape importante de la préparation de la crème glacée. Le mélange de crème, de sucre, de gélatine et d'œufs reste environ une demi-heure dans les pasteurisateurs à une température de 150 degrés F. Cette opération a pour but de détruire les bactéries.

#### HOMOGÉNÉISATION

Le mélange passe ensuite à l'homogénéisateur, appareil servant à briser les globules de gras et à assouplir le produit. Il distribue, en même temps, les ingrédients de façon à ce que le mélange du sucre et de la crème soit parfait en empêchant le premier ingrédient de se déposer et le second de venir à la surface.

Pour conserver la consistance du produit, on y ajoute fréquemment de l'acide alginique, extrait de certaines espèces d'algues marines.

#### CONGÉLATION

Le mélange est ensuite transporté dans la chambre des glacières où l'on y ajoute de l'essence. Nous avons désormais la crème glacée proprement dite. Une fois gelée, la crème à la glace est conservée dans l'entrepôt frigorifique, chambre construite en béton et chemisée de liège. Une tuyauterie, disposée dans

cette pièce, renferme de l'ammoniaque qui maintient une température de dix à vingt degrés sous zéro.

#### LIVRAISON

Les grandes fabriques emploient des camions frigorifiques pour livrer la crème glacée au détaillant dans le meilleur état possible. Il faut, tant de la part du distributeur que du restaurateur, beaucoup de précautions pour conserver au produit sa qualité et sa saveur. Notons particulièrement que le restaurateur ne doit jamais oublier de fermer le couvercle du réservoir, parce que la crème glacée se changerait en de nombreux petits cristaux de glace ou pourrait aussi absorber facilement les odeurs environnantes.

Après la visite, je me suis laissé facilement persuader des difficultés réelles que devaient éprouver les ménagères pour préparer un dessert congelé de la qualité et de la saveur d'un produit tel que celui qu'on venait de me faire goûter.

#### ORIGINES

Je me suis demandé ensuite qui était l'inventeur de ce délicieux dessert. Peine inutile ! On sait toutefois, que la crème glacée fit son apparition au Nouveau Monde vers 1700. Quant aux cornets de crème à la glace, ils firent fureur dès leur apparition à l'exposition mondiale de Saint-Louis en 1904.

De nos jours, la crème glacée s'obtient sous toutes les formes, dimensions et essences imaginables ; on la retrouve dans une foule de préparations rafraîchissantes.

*D'après L'Ovale.*

*Laurent Bouchar*

# Belle dame! Belle dame!



**NOTA BENE :** Nous publions ce récit en faisant nôtres les protestations de l'auteur, ne voulant en rien prévenir les décisions de la Sainte Eglise et en remerciant les éditeurs de leur bienveillante autorisation. On peut lire le récit complet de cette apparition dans les Annales de Notre-Dame du Cap.

Ces lignes nous feront connaître la plus récente apparition de Marie. C'est Bruno Cornacchiola, lui-même, l'apostat tout pénétré de haine contre les catholiques et la Madone, qui nous la raconte.

**D**ANS l'après-midi du 12 avril, j'étais au bois avec mes enfants, afin de leur faire prendre un peu d'air. A un moment donné, n'entendant plus la voix de Gianfranco, je m'approche de la clairière où il jouait à la balle. Je vois l'enfant agenouillé dans la grotte, les mains jointes, le regard levé, avec un beau sourire, et il disait : « Belle Dame ! Belle Dame ! » Je m'approche, je l'appelle, il ne bouge pas. Impressionné, je me dis en moi-même : Est-ce que cette grotte serait ensorcelée ? J'appelle alors ma fillette qui se trouvait à peu près au-dessus de la grotte : « Isola, viens ici. Que dit donc Gianfranco ? Pourquoi dit-il « Belle Dame », qu'est-ce qu'il y a ? » — Rien — répondit Isola. Et voici que, tout à coup, elle tombe à genoux, transfigurée ; elle joint les mains et se met à dire elle aussi : « Belle Dame ! Belle Dame ! » Je pensai alors qu'il s'agissait peut-être d'un jeu, et que mes enfants, pour s'amuser, s'étaient mis d'accord auparavant.

**J**E dis à Carlo, qui était venu près de moi, à l'entrée de la grotte : « Et toi, Carlo, tu ne dis pas « Belle Dame » toi aussi ? Tu ne vois rien ? » — Allons donc ! — dit l'enfant en haussant une épaule ; il n'a pas fini de dire ces mots qu'il tombe à son tour à genoux. Son visage s'est transfiguré et il dit en souriant : « Belle Dame ! Belle Dame ! » Stupéfait, je me demandais ce qui se passait lorsque je sens comme deux mains qui, me prenant par derrière, s'appuient fortement sur mes yeux, comme m'enlevant quelque chose. C'est comme un voile qui m'est tombé. Je me suis senti léger, léger, comme si je n'étais plus de chair. La grotte a disparu dans une grande lumière et, dans cette lumière, voici que se forme l'image d'une dame belle, grande d'à peu près 5 pieds et demi, âgée d'environ 25 ans, les cheveux noirs bien visibles sur le front et des deux côtés de la tête, retombant par derrière, type de beauté égyptienne. Elle avait un vêtement blanc, serré par une écharpe rose qui s'ouvrait en deux pans et lui arrivait à la hauteur des genoux. Elle avait une sorte de manteau, non un voile transparent, mais un vrai manteau de couleur verte, qui descendait de la tête sur les épaules et lui tombait jusqu'aux pieds, mais ne recouvrant pas le devant de la personne. Dans sa main droite, elle tenait un livre d'une teinte grise ; ses mains étaient croisées sur la poitrine, puis elle allongea sa main gauche et pointa l'index vers la terre, où je vis une espèce de chiffon ou de vêtement noir sur lequel il y avait une croix brisée — comme un petit tas de bois. Elle joignit les mains de nouveau tenant le livre à la hauteur de la poitrine. L'apparition me souriait doucement, comme une mère, puis Elle me dit ces paroles précises : « Je suis celle qui est dans la Trinité divine. Je suis la Vierge de la Révélation. Tu me persécutes. Maintenant il suffit ! Entre dans le saint bercail, cour céleste sur la terre. Les neuf vendredis du Sacré-Cœur t'ont sauvé ! »

Pendant près d'une heure la « Belle Dame » est restée là. Elle m'a dit encore : « Le prêtre qui te sauvera avec les paroles : Ave Maria, mon Fils ! t'indiquera un autre prêtre auquel tu devras te confier ».

Tel est le récit de Bruno Cornacchiola, qui, depuis cette apparition, va chaque jour à la grotte, dire le rosaire en entier. En attendant que l'Eglise se prononce sur l'authenticité de cette apparition, on peut prier dans son cœur la Vierge de la Révélation.

Frère Joseph-Roland, f. m.



# VACANCES!



**Belhumeur :** Les étudiants ne parlent que de vacances !

**Joly :** Rien de plus merveilleux que leurs projets !

**Lebeau :** L. ne rêve qu'au camp d'été que son père a acheté.

**Yves :** D. se voit déjà en canot d'écorce sur un lac des Laurentides !

**Lebeau :** M. vient de s'acheter un costume de bain, une ligne à pêche et une jolie « 22 ».

**Joly :** Le gros Pat est souvent rendu au calendrier de la classe et son pouce sale compte les jours qui le séparent des vacances.

**Lebeau :** Le professeur se plaint que les élèves manquent d'attention.

**Belhumeur :** J'avoue que c'est pénible de chasser la pensée d'un beau lac, pour ne songer qu'à de sèches mathématiques !

**Yves :** Je pense qu'il va falloir réagir. Il y a encore quinze journées de classe. C'est une période très importante !

**Joly :** Pour y arriver, il est nécessaire de combiner des plans pour tourner les idées des étudiants vers la classe.

**Belhumeur :** Ce sera dur, d'autant plus qu'il n'est guère question actuellement que de révisions !

**Yves :** Je me charge de rencontrer le professeur et de lui demander de permettre une demi-heure d'entr'aide.

**Lebeau :** Durant cette demi-heure, les élèves pourraient se faire aider dans leurs matières faibles.

**Joly :** Qu'est-ce que vous pensez du plan suivant : des questions de révision sur toutes les matières sont écrites sur des cartons, une question par carton. On se choisit un compagnon, on lui pose une question. S'il la sait, on lui donne le carton.

**Belhumeur :** Un peu comme l'on fait dans un jeu de cartes. Le perdant doit rendre un service au gagnant.

**Yves :** Le soir, après souper, notre bande pourrait se réunir et nous jouerions avec nos cartes « home made ».

**Lebeau :** Il faut lancer l'idée de ce jeu de cartes dans l'école après en avoir parlé au Directeur.

**Joly :** Mettons aussi le service des affiches en branle.

## YVES ET SA BANDE FONT DE L'ACTION

**Belhumeur :** En voici une : « Finis ton école en beauté ».

**Yves :** « Laisse une bonne réputation après toi ».

**Lebeau :** « Tu seras content de prendre tes vacances si tu réussis bien tes examens ».

**Joly :** « Aide tes compagnons dans leurs matières faibles ».

**Belhumeur :** « Chaque chose en son temps : classe, vacances ».

**Yves :** Tout cela est une préparation aux vacances. Il est nécessaire aussi d'organiser les vacances elles-mêmes.

**Joly :** Les étudiants qui vont travailler soit sur une terre ou dans un emploi quelconque auront de quoi s'occuper, mais les autres ?

**Belhumeur :** Il faut faire jouer les gars de son coin, si ces derniers ne fréquentent pas les terrains de jeux.

**Yves :** Le meilleur moyen pour que ça marche, c'est de marquer dans un carnet la sorte de jeux pour chaque jour. Comme ça, en y pensant d'avance, on n'est jamais mal pris.

**Lebeau :** Une ou deux fois par semaine, on organise une excursion ; chacun apporte son dîner.

**Joly :** Dans la journée, il faut aussi prévoir une heure durant laquelle on se rendra utile : nettoyage de sa cour en équipe, ordre dans le hangar, coupe du gazon, entretien des parterres.

**Belhumeur :** Lavage des planchers, de la vaisselle, des vitres.

**Yves :** Quelques bonnes affiches sur la façon de prendre soin de son âme en temps de vacances ne seraient pas de trop !

**Lebeau :** Que pensez-vous de l'idée de tracer, à titre d'exemple, l'horaire d'une journée de vacances ?

*Frère Joseph, s.g.*





## MÉTHODES DE SAUVETAGE

**L**A Croix-Rouge a une devise qui est vraiment digne de mémoire : « Ramez, lancez, nagez, ramenez. »

**RAMEZ** — si une embarcation est proche, ou aidez-vous d'une planche ou de tout objet flottant.

**LANCEZ** — une ceinture de sauvetage ou une corde à la victime.

**NAGEZ** — s'il n'y a pas d'embarcation, ceinture de sauvetage, câble, etc., à votre portée.

**RAMENEZ** — la victime au point d'atterrissage en remorque par-dessous bras, ayant eu soin de l'aborder par derrière si possible.

Les noyades se produisent généralement de vingt à trente pas de l'endroit propice au sauvetage, de sorte qu'un nageur ayant de la pratique ne devrait pas avoir de difficulté à sauver une personne en train de se noyer.

Toute personne qui tente un sauvetage devrait s'inspirer des règles suivantes qui sont dictées par le bon sens :

Toujours s'approcher par derrière le sujet quand on le peut, afin de ne lui donner aucune occasion de saisir son sauveteur.

Si le sujet perd la tête et se débat violemment s'éloigner à une distance d'environ six pieds et attendre qu'il s'épuise ou se calme, voyant qu'un sauveteur est à proximité.

Ne jamais essayer de mettre une personne hors de combat en la frappant ; cette méthode ne donne rien et ne fait qu'augmenter la frayeur de la victime.

Les méthodes de sauvetage de la Croix-Rouge sont reconnues comme les plus efficaces. On devrait s'y exercer avec sa famille et ses amis, afin d'être en mesure d'agir avec effet si quelqu'un tombe à l'eau par accident.

### LE PLONGEON DU CANARD

**C**E plongeur, qui est exécuté alors qu'on nage à la surface, est très utile pour repêcher une personne disparue sous les eaux ; on devrait s'y exercer avec diligence, afin que, l'occasion se présentant d'y avoir recours, on soit parfaitement au courant de cette phase importante du sauvetage.

Il est souvent possible de secourir un noyé assez tôt pour le ranimer, même s'il est allé au fond plus de trois fois. Avec la pratique, un nageur ordinaire devrait atteindre une profondeur de quinze à vingt pieds. En s'exerçant, on recommande d'employer une pierre ou un autre poids d'environ dix livres, de façon à s'habituer aux recherches sous-marines. Le plongeur du canard ou la plongée sous l'eau en partant de la surface s'exécute de la façon suivante :

Étant le plus possible au-dessus de l'objet à repêcher et nageant la brasse, on lève les hanches par un mouvement des bras ramenés en arrière et en dessous du corps, faisant rapidement basculer celui-ci en avant tandis que les jambes s'allongent en l'air au-dessus de la tête dirigée vers le fond. Ce plongeur permet d'atteindre une profondeur de six à dix pieds et encore plus si l'on nage, mais en ce dernier cas, il ne faut prendre que de courtes nagées de brasse pour garder les mains en avant de la tête au cas où l'on rencontrerait une pierre ou une souche. L'air est exhalé lentement par les narines.

En gardant les yeux ouverts au-dessous de la surface, si l'eau est le moins clair, le plongeur trouvera plus vite ce qu'il cherche et évitera probablement les empiètements ou autres dangers dont il peut être menacé.

Une fois l'objet trouvé, on le tient d'une main contre la hanche et l'on se donne une poussée avec les pieds si le fond n'est pas trop mou, remontant à la surface en nageant de l'autre bras.

En profondeur trop grande pour le plongeur du canard, on peut plonger plus profondément d'une base solide ou d'une embarcation. Pour atteindre de très grandes profondeurs, on plonge avec un poids tel qu'une pierre sous le bras ; si le fond est vaseux, la pierre fait une base d'où le plongeur peut se renvoyer à la surface après avoir saisi la chevelure ou les vêtements du submergé.

Touté difficulté à trouver un corps submergé commande l'emploi immédiat de dragues ou grappins de recherches. Par des fonds herbeux, utiliser les jambes le moins possible car le tourbillonnement de l'eau enrôle l'herbe autour des pieds. On nage la brasse avec les bras seulement, ce qui écarte les herbes et permet de voir le fond.



# APPROCHES DE SAUVETAGE

## L'APPROCHE PAR DERRIÈRE



Se porter vers un point situé exactement derrière la personne à sauver, et, faisant volte-face, lui passer une main sous le menton, saisissant le bout du menton avec la main. S'appuyant l'avant-bras sur l'épaule de la personne, lui renverser la tête en arrière et nager vigoureusement des deux jambes et du bras libre pour la mettre en position horizontale. Dès que possible ensuite, la prendre à la remorque par-dessous bras comme il est indiqué plus loin.

Quand on n'a pas la possibilité de s'approcher par derrière, l'approche soit en surface, soit entre deux eaux est employée, mais on évitera cette dernière quand l'eau, très vaseuse, présente des difficultés pour les recherches.



## L'APPROCHE ENTRE DEUX EAUX

Pour ce genre d'approche, se mettre en plongée à une distance de six à dix pieds en avant du sujet et aller le saisir quelque part aux genoux, puis le faire tourner de manière à prendre position derrière lui, ayant soin de rester assez au fond pour ne pas être saisi par ses mains.

Durant la plongée, il faut garder les bras étendus devant soi pour ne pas aller se faire prendre par les jambes du sujet en s'avançant trop proche. Après s'être placé derrière lui, et sans lâcher prise, remonter à la surface et dès que sa tête émerge, lui faire prendre la position horizontale comme dans l'approche par derrière.



## L'APPROCHE EN SURFACE



Cette manière n'est recommandée que si le sujet a les yeux dans l'eau. S'approchant par devant et faisant volte-face, allonger le bras droit pour saisir la personne par le poignet droit, ou le bras gauche pour le saisir par le poignet gauche. Nager ensuite énergiquement des deux jambes et d'un bras en tirant la personne à soi et la tournant. Saisir le menton avec la main libre, faire prendre la position horizontale et procéder comme il est dit pour l'approche par derrière.



## REMORQUE PAR DESSOUS BRAS



Etant derrière le sujet, passer un bras par-dessus son épaule et en travers de sa poitrine, de manière à placer la main de l'autre côté sous son aisselle. (L'omoplate est plus commode si on peut l'atteindre.) Tenir le sujet de manière à avoir la hanche exactement sous le milieu de son dos, l'aisselle collée sur son épaule. Nager sur le côté avec les jambes et un seul bras, ayant soin de garder la tête du sujet hors de l'eau et le tenant fermement en place en appuyant le coude sur sa poitrine. Cette prise est en faveur parmi les sauveteurs de profession car elle donne la maîtrise absolue du sujet.



## REMORQUE PAR LA CHEVELURE





# NOS INTERVIEWS

## Henri Rochon

★ ★ ★

### L'ETOILE DE TENNIS No 1 DU CANADA

**D**ANS des articles précédents, vous avez eu la chance de connaître plus intimement certaines personnalités de nos sports, reconnues dans le monde entier. Des types comme Richard, Léger, Durnan, etc... ne sont pas les moins appréciés de nos critiques sportifs. Un qui a su faire briller son étoile d'une manière tout à fait spéciale dans ce firmament si vaste des sports est le fameux tennisman montréalais HENRI ROCHON. Il est maintenant connu universellement par les rencontres internationales auxquelles il a déjà participé. Je suis certain que vous désirez tous le connaître car il y en a plusieurs parmi vous qui s'intéresse au tennis. Voici donc le meilleur représentant du tennis au Canada, Henri Rochon.



— A quand remontent vos premiers moulinets avec la raquette, Monsieur Rochon?

— C'est maintenant très loin, car j'ai aujourd'hui vingt-quatre ans. Il y a près de quinze ans, je faisais mes débuts, non sur un « court » de tennis mais simplement dans ma petite rue, au nord de la ville. A ce temps-là je ne possédais qu'un vieux « machin » de bois comme raquette et une vieille balle toute usée.

— Il est vraiment très original de faire de tels débuts, mais comment vous en êtes-vous tiré?

— Ah ! c'est qu'alors j'avais dans la tête de jouer véritablement au tennis un jour. Lorsque j'eus dix ans, ma mère me rapporta de Sore une raquette qui n'était pas grand' chose en soi mais qui me rendit d'énormes services. Car c'est cette petite raquette d'un dollar ou deux qui me lança sur le chemin du succès.

— Et comment vous êtes-vous servi de cette raquette?

— Non loin de chez-moi, il y avait le club de tennis Jarry. J'eus la chance de faire partie de ce club, mais à titre de mascotte seule-

ment. Et à force de regarder jouer les autres et de pratiquer moi-même, je pouvais quelques semaines plus tard affronter des types « deux fois grands comme moi ».

— Quelqu'un a donc remarqué votre jeu précoce à ce temps-là?

— C'est le propriétaire du tennis, Léo Roby, qui le premier m'encouragea en me laissant jouer n'importe quel temps. Je pratiquai tant et si bien que deux ans plus tard j'affrontais les seniors.

— En quelle année remonte votre popularité?

— Avant 1946, c'est-à-dire de 1940 à 1945, je ne rencontrai que des joueurs locaux. Avec ces types-là, il fallait certainement avoir de l'adresse, mais je sentais bien qu'il me fallait des adversaires plus expérimentés. En 1946, je réalisai la nécessité de me perfectionner davantage lorsque je rencontrai les aspirants à la coupe « Davis », championnat mondial du tennis amateur.

— Quelle fut votre meilleure année dans le tennis?

— A mon sens, l'année 1947 fut ma meilleure. D'abord, j'obtins les championnats québécois et ontarien en défaisant Don Mc-

Diarmid en trois sets consécutifs. J'eus ensuite à concourir pour la coupe Davis contre deux Californiens, Harry Roche et Jim Evert ; ces deux joueurs, qui ne sont pas très connus, furent des adversaires fort rudes. Je n'obtins pas le championnat, mais mon expérience devenait de plus en plus grande. C'était la deuxième année consécutive que je participais aux tournois de la coupe Davis.

— En plus de ce sport magnifique, qu'est le tennis, en pratiquez-vous d'autres ?

— C'est plutôt rare. Le tennis occupe une bonne partie de mon temps, mais quelquefois je me réserve deux ou trois soirées pour le tennis sur table. J'appartiens au club St-Marc.

— Outre le sport vous devez avoir une situation sociale ?

— Certainement. Entre les sets de tennis, je trouve le temps de faire de l'assurance. Partout où je vais, je cherche toujours à vendre une police.

— En revenant au tennis, est-ce que vous avez beaucoup pratiqué l'hiver dernier ?

Henri Rochon en pleine action se préparant à retourner la balle



— Oul, tant que j'ai pu. D'abord, je suis allé à Toronto quelques semaines avant Noël. Ensuite j'ai pratiqué à Hamilton et de là je finis ma pratique aux Bermudes à la fin de l'hiver.

— Mais vos voyages doivent vous coûter très cher ?

— Je n'ai aucune dépense à payer. C'est l'association qui m'envoie un peu partout comme cela, et elle se charge de mon entretien. De plus je n'ai aucune raquette à acheter ; elles me sont aussi fournies gratuitement par l'association. Ici, je voudrais faire une mise au point : j'aimerais avertir ceux qui pensent que je fais de l'argent avec mon tennis qu'ils sont très mal renseignés, car je suis encore amateur et je ne reçois aucun remboursement pour mon jeu, si ce n'est que des coupes et des trophées (chose moins agréable pour ma bonne maman qui doit les froter régulièrement pour les maintenir éclatantes !!)

— Le tennis nuit-il à votre santé ?

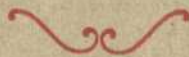
— Nullement. Quoique je ne sois pas très gras, il m'aide grandement à me maintenir en forme, car le tennis c'est un très bon exercice pour le physique en général.

— Et maintenant, quels sont vos projets pour la saison prochaine ?

— Après le long entraînement de l'hiver dernier et ma pratique suivie de tous les jours de ce temps-ci, j'ambitionne pouvoir remporter cet été, le championnat Davis qui m'a échappé à venir jusqu'ici.

— Je vous souhaite, au nom de tous les petits lecteurs de « Hérauts », de décrocher ce championnat et bien d'autres encore.

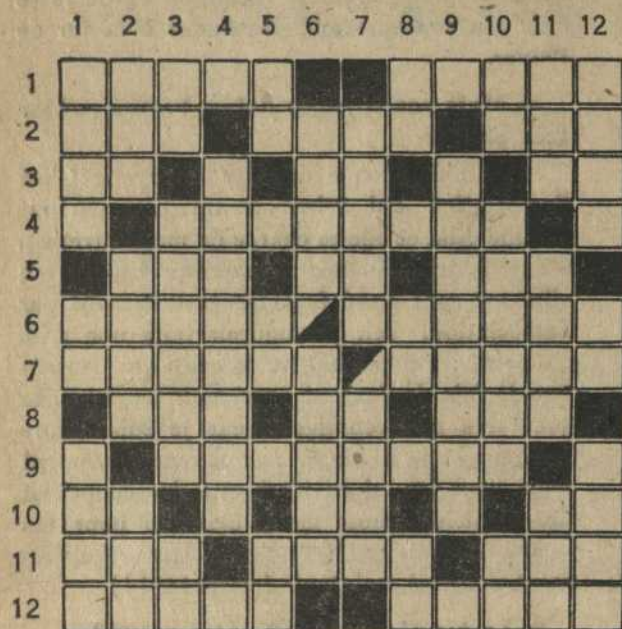
— Merci beaucoup !



*N'est-ce pas qu'Henri Rochon est un chic type ? Aussi il m'a confié qu'il donnait quelquefois des parties d'exhibition à travers la province. Si par bonheur il passe chez vous cet été, sachez lui faire une chaleureuse réception, et surtout ne ménagez pas vos applaudissements, car son jeu, qui est d'une technique parfaite, mérite certainement votre encouragement.*

*Luc Lauzon*

# NOS MOTS CROISÉS



## HORIZONTALEMENT

1. Limon fin sans stratification ni fossile — fructification des urédinées.
2. — Préposition latine qui signifie de, par — Tronc d'arbre — Louanges.
3. Art. simple — Art. renversé — Pron. pers. 1ère pers. sing.
4. Qui est d'un bon et facile commerce.
5. Sorte de massue dont on se sert en gymnastique — Sans ornement — Ile du Dodécane italien de la mer Egée.
6. Nom scientifique des makis — Ensemble des équipages et de la maison d'un chef arabe.
7. Hommes réduits au dernier degré d'abjection. — Prénom féminin.
8. Particule affirmative — Le premier dans son genre — Nom de deux chaînes de montagnes.
9. Qui arrive pendant la nuit.
10. Symbole chimique du baron — Deux voyelles jumelles — Adverbe de lieu.
11. Nom donné à l'aurochs — Orateur romain né à Nîmes — Une des Cyclades entre Naxos et Santorin.
12. Général français né à Genève (1803-1855) — Répandu dans l'âme.

## VERTICALEMENT

1. Nourriture de nègres — Mesure itinéraire chinoise — Usage mauvais, excessif.
2. Espèce de manguier du Gabon — Abréviation de mélodrame — Adresse.
3. Vieux mot qui signifie "en les" — Vent brûlant qui souffle dans le Sahara — Du verbe avoir.
4. Liquide contenant un corps dissous.
5. Pron. de la 3e pers. des deux genres et des deux nombres — Note de la gamme.
6. Sculpteur animalier français né à Paris (1822-1894) — Qui vient des graines qu'on a semées — Abréviation de avant-midi.
7. Erudit suédois 1493-1551 — Matière noire et épaisse.
8. Premier mot latin de l'hymne de St-Jean-Baptiste — Adj. poss. — Du verbe rire.
9. Qui se rapporte aux alcalis.
10. Article espagnol — Anc. contrée de l'Asie mineure — Genre d'arbres toujours verts.
11. Titre donné à des religieux — Ville d'Arabie, cap. du Yémen — Partie du corps.
12. Hardie, audacieuse — Sert à appeler — Mademoiselle en anglais. Voir solutions page 39.

Alice KEROACK.

## Le saviez-vous ?

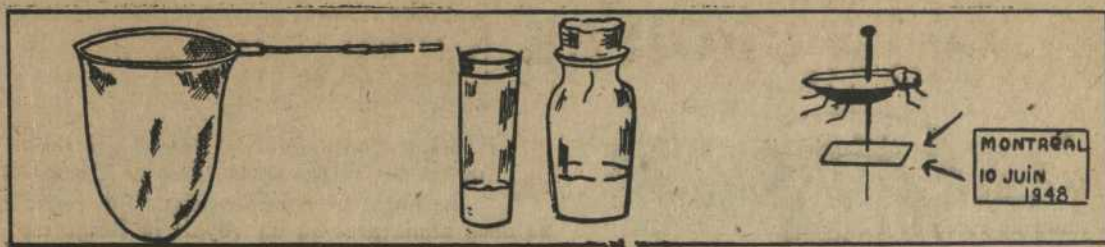
1. Le journal "Pekin News" doit certainement être le plus vieux existant car il a quatorze cents ans d'existence.
2. En Angleterre, près de cent églises, évidemment protestantes, sont équipées pour la projection sonore de films religieux.
3. Parmi les extraits du pétrole, il y a l'ammoniaque et la glycérine ; on en extrait également le toluène pour les explosifs, la butadine pour le caoutchouc artificiel, des ingrédients pour le plastique et une grande quantité d'alcool pour les industries.
4. La Chine et le Japon contiennent ensemble le quart de la population terrestre.
5. De tous les mammifères, c'est le lapin qui a la croissance la plus rapide ; parmi les oiseaux c'est le pigeon.
6. A Saint-Domingue s'élève une montagne de sel marin dont le poids est évalué à 90 millions de tonnes.
7. Les deux règnes des rois Louis XIV et Louis XV de France ont successivement couvert une période de cent trente et un ans soit de 1643 à 1774.
8. Le corps humain recèle environ vingt-cinq métaux différents mais on n'a pas encore trouvé de l'or.
9. On estime que certains baobabs d'Afrique sont âgés de cinq mille ans.
10. Personne ne peut dire d'une manière certaine ce qui fait grincer une porte.

## UN BON MOYEN

Le chef de police à son nouveau policier : "Que ferez-vous pour disperser une foule ?"  
Le policier : "Je passerai le chapeau."

## HISTOIRE DE PECHE

— Je te dis qu'il avait bien dix pieds de long, le poisson que j'ai échappé !  
— Aie ! Aie ! viens pas m'en faire à croire !  
— Si... je t'assure que je n'en ai jamais vu comme cela !  
— Ah ! ça, je puis le croire !



## RECOLTE ET CONSERVATION DES INSECTES

### POUR L'ETUDE ET LA COLLECTION

**C**ELUI qui désire se livrer à l'étude si passionnante de l'entomologie doit en premier lieu former une collection d'insectes, ensuite, se familiariser peu à peu avec les livres fondamentaux qui traitent de ces animaux.

La chasse aux insectes est des plus récréatives et instructives, et le chasseur puisera dans ses courses à travers les bois et les champs, tout le bien-être physique désirable en même temps que le bien-être intellectuel.

Les principaux articles dont le chasseur doit se munir sont le filet et les bouteilles chargées au cyanure de potassium qui servent à tuer immédiatement les insectes capturés. Le cyanure, disons-le en passant, est un poison des plus violents et l'on ne doit s'en servir qu'avec la plus rigoureuse prudence.

Ces bouteilles, articles indispensables, peuvent se préparer de la façon suivante : on place dans chacune d'elles de petits morceaux de cyanure de la grosseur d'une fève, jusqu'à la hauteur d'un doigt environ ; on couvre d'une mince couche de sciure de bois et on verse sur le tout un peu de plâtre que l'on a délayé en crème épaisse. Ces bouteilles ainsi préparées sont laissées ouvertes pendant quelques heures pour permettre l'évaporation de l'eau et sont ensuite tenues fermées par un bouchon. On y introduit, avant les chasses, quelques morceaux de papier buvard qui ont pour effet d'absorber l'humidité qui pourrait s'y échapper.

Les papillons exigent des bouteilles de plus fortes dimensions, avec ouverture plus large. Il est préférable d'en recouvrir le fond d'un

tampon d'ouate ; les pattes de ces insectes s'y accrochent, ce qui les empêche de rouler les uns sur les autres et de s'endommager.

Cependant, certains papillons sont très fragiles et se détériorent rapidement dans la bouteille ; pour obvier à cet inconvénient, il est bon de les transporter de temps à autre dans une petite boîte de fer blanc où on les dispose avec soin entre de minces couches d'ouate.

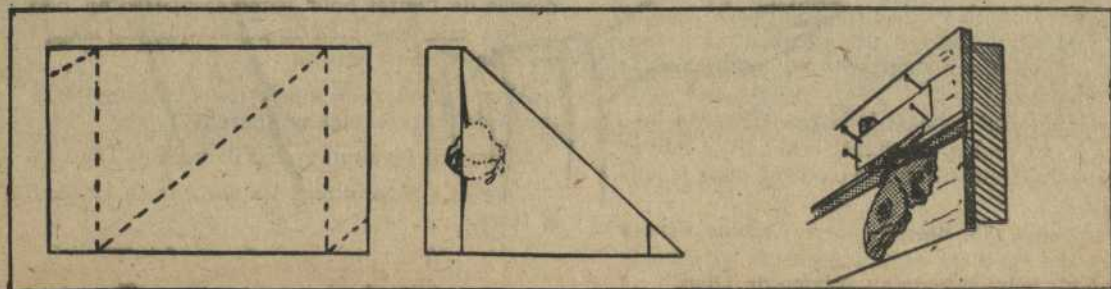
On ne doit jamais saisir ces insectes avec les doigts, mais au moyen de petites pinces, excepté lorsqu'il s'agit de les épingleur.

Les Diptères sont d'une fragilité extrême et l'humidité les gâte irrémédiablement ; il faut les épingleur immédiatement au retour de la chasse et non les laisser dans la bouteille jusqu'au lendemain comme la chose peut se faire dans le cas d'insectes à téguments plus durs, tels que Coléoptères, Hémiptères, etc.

Pour les gros Orthoptères, il est mieux de pratiquer une petite incision à la base de l'abdomen, et au moyen de pinces très fines, enlever la majeure partie des viscères, qu'on remplace par un peu d'ouate.

Dans les excursions de plusieurs jours, il devient nécessaire de joindre au bagage entomologique une ou plusieurs boîtes pour y piquer, à la fin de chaque jour, les spécimens les plus fragiles et les plus délicats, tels que Diptères, petits Lépidoptères, etc. La plupart des autres insectes se mettent en papillotes, c'est-à-dire dans de petits rouleaux de papier ou enveloppes où ils peuvent attendre le montage jusqu'au retour des excursions ou jusqu'à la fin de la saison des chasses.

(A suivre à la page 39)



## LE JONGLEUR DE NOTRE-DAME

**A**U temps du roi Louis, il y avait en France un pauvre jongleur nommé Barnabé, qui allait par les villes, faisant des tours de force et d'adresse.

Les jours de foire, il étendait sur la place publique un vieux tapis tout usé, et après avoir attiré une grande foule par des propos saillants il prenait des attitudes qui n'étaient pas naturelles et il mettait une assiette en équilibre sur son nez. Puis, se tenant sur les mains, la tête en bas, il jetait en l'air et rattrapait avec ses pieds six boules de cuivre qui billaient au soleil. Puis, se retenant, il donnait à son corps la forme d'une roue parfaite et jonglait avec douze couteaux. Et alors, un murmure d'admiration s'élevait dans la foule et les pièces de monnaie tombaient en grande abondance sur le tapis.

Mais la vie du pauvre Barnabé n'était pas facile. Il gagnait son pain en été, mais en hiver il souffrait beaucoup du froid et de la faim. Mais comme il avait le cœur simple, il acceptait tout avec patience. Il était très pieux et il entraînait souvent dans les églises, s'agenouillant devant l'image de la mère de Dieu et lui adressait cette prière :

« Madame, prenez soin de ma vie jusqu'au jour de ma mort, et quand je serai mort, faites-moi avoir les joies du Paradis. »

Or, un certain soir, après une journée de pluie, comme il s'en allait, triste et courbé, portant sous son bras ses boules et ses couteaux cachés dans son vieux tapis, et cherchant quelque grange pour s'y coucher sans souper, il vit sur la route un moine qui suivait le même chemin. Il le salua avec respect. Comme ils faisaient route ensemble, ils se mirent à parler.

« Compagnon, » dit le moine, « pourquoi êtes-vous habillé en vert ? »

« C'est que je suis jongleur, mon Père, » répondit Barnabé. « C'est un bel état, et même le plus bel état du monde. »

« Ah, mon ami, » dit le moine, « il n'y a pas de plus bel état au monde que l'état monastique, car on passe tout son temps à servir Dieu et la Sainte Vierge. »

Barnabé répondit :

« Mon Père, je confesse que j'ai parlé comme un ignorant. Moi qui suis jongleur, je renoncerais volontiers à mon art pour embrasser la vie religieuse. »

Le moine fut touché de la simplicité du jongleur et dit : « Ami Barnabé, venez avec moi et je vous ferai entrer dans le couvent dont je suis prieur. »

C'est ainsi que Barnabé devint moine. Dans le couvent où il fut reçu, tous les religieux employaient leurs talents au service de Dieu.

**L**E prieur composait des livres qui traitaient des vertus de la Mère de Dieu.

Le Frère Alexandre y peignait de belles et fines miniatures où on voyait la Reine du Ciel assise sur un trône d'or.

Le Frère Marbode sculptait sans cesse des images de pierre.

Il y avait aussi dans le couvent des poètes qui composaient des hymnes en l'honneur de Marie, et qui racontaient des miracles qu'Elle avait faits.

Le pauvre Barnabé, voyant tout ceci, était très triste. « Hélas ! » soupirait-il, en se promenant dans le petit jardin du couvent, « je suis bien malheureux de ne pouvoir, comme mes frères louer dignement la Sainte Mère de Dieu. Hélas ! Hélas ! je suis un homme rude et sans art et je n'ai rien pour votre service Madame la Vierge ! »

Il se lamentait ainsi et s'abandonnait à la tristesse, car son cœur était plein de zèle et il voulait servir la gloire de sa Dame qui est aux Cieux.

Un matin, il se réveilla tout joyeux et courant à la chapelle, il y resta seul pendant plus d'une heure. Il y retourna l'après-midi.

Et il y allait chaque jour, à l'heure où la chapelle était déserte, et il passait ainsi le temps que les autres moines donnaient à leurs arts. Il n'était plus triste, il avait l'air joyeux.

Une conduite si singulière excita la curiosité des moines et un jour, comme Barnabé était renfermé dans la Chapelle, le prieur vint, accompagné de deux anciens du couvent, observer à travers les fentes de la porte ce qu'il faisait.

Ils virent Barnabé, qui, devant l'autel de la Sainte Vierge, jonglait avec six boules de cuivre et douze couteaux. Il faisait, en l'honneur de la Sainte Mère de Dieu, les tours les plus difficiles et les plus admirables. Ne comprenant pas que cet homme simple mettait ainsi son talent au service de la Sainte Vierge, les moines croyaient que le pauvre jongleur était devenu fou, et ils voulaient le faire arrêter, quand ils virent la Sainte Vierge descendre les degrés de l'autel pour venir essuyer d'un pan de son manteau bleu la sueur qui dégouttait du front de son jongleur.

Alors le prieur, se prosternant le visage contre le dalbe, prononça ces paroles :

« Heureux les simples, car ils voient Dieu ! »

« Amen, » répondirent les anciens en baisant la terre.

*D'après Anatole France*

Comment fut inventé  
le  
**STÉTHOSCOPE**



Vous ÊTES-VOUS DÉJÀ DEMANDÉ QUI A INVENTÉ LE STÉTHOSCOPE, CET INSTRUMENT QUE VOTRE MÉDECIN SE MET DANS LES OREILLES POUR ÉCOUTER LES BRUITS DE VOTRE POITRINE ?

C'EST UN MÉDECIN CATHOLIQUE NOMMÉ RENÉ LAËNNEC, QUI VIVAIT À PARIS EN 1816...



BONJOUR, LAËNNEC ! VOUS AVEZ L'AIR SOUCIEUX... ÇA NE VA PAS ?

MA PATIENTE PRÉSENTE DES INDICES D'UNE MALADIE DE DE COEUR, MAIS JE NE PUIS M'EN ASSURER.



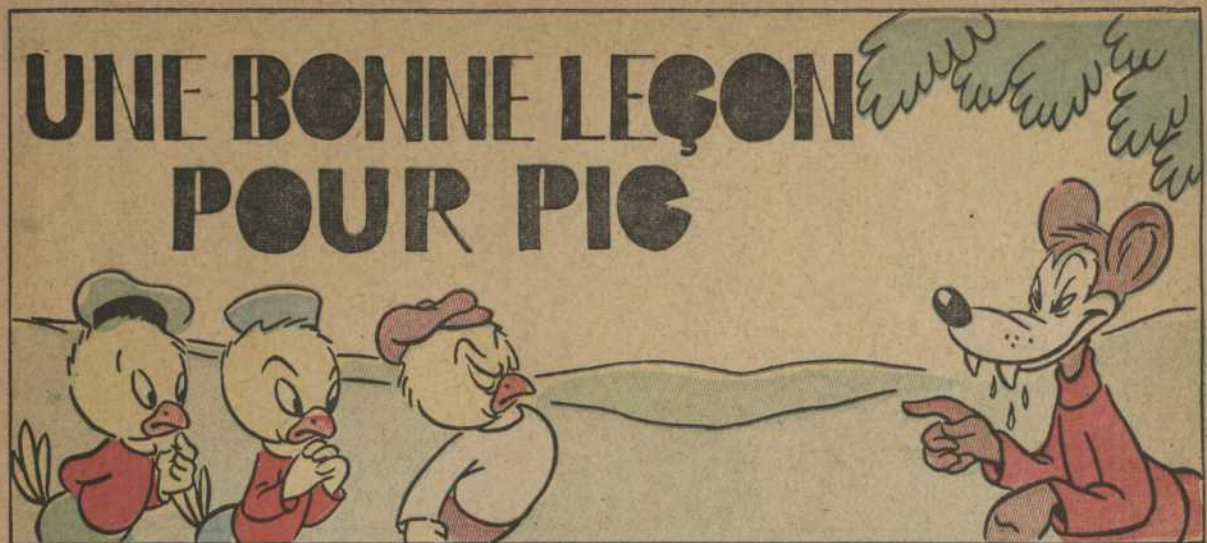
CETTE PATIENTE EST SI GRASSE QUE JE N'ENTENDS PAS BATTRE SON COEUR. S'IL Y AVAIT MOYEN D'AMPLIFIER LES BRUITS DE LA POITRINE...



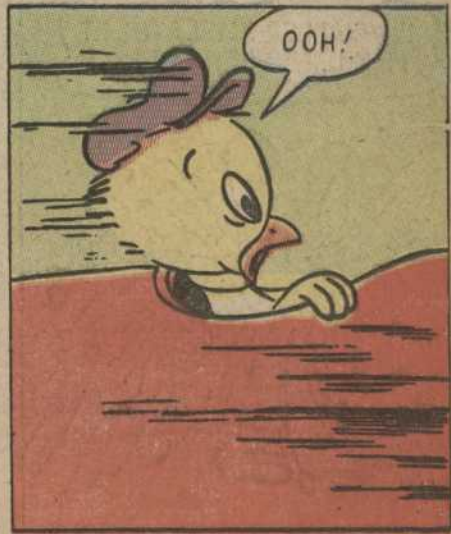
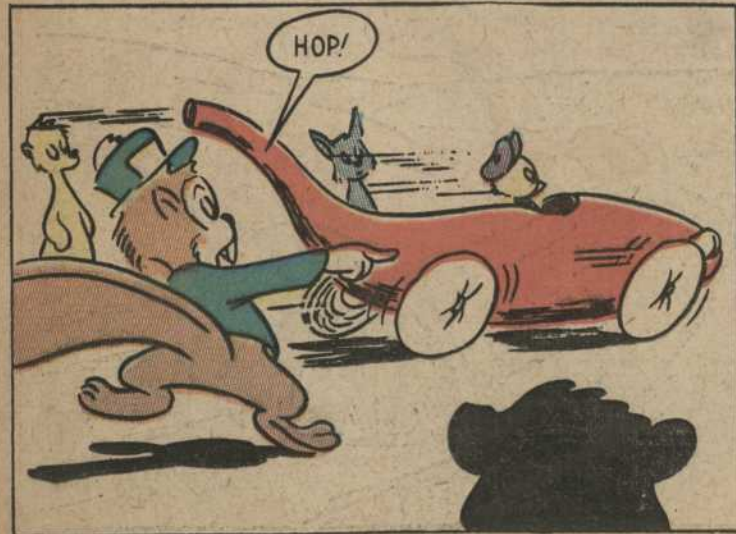


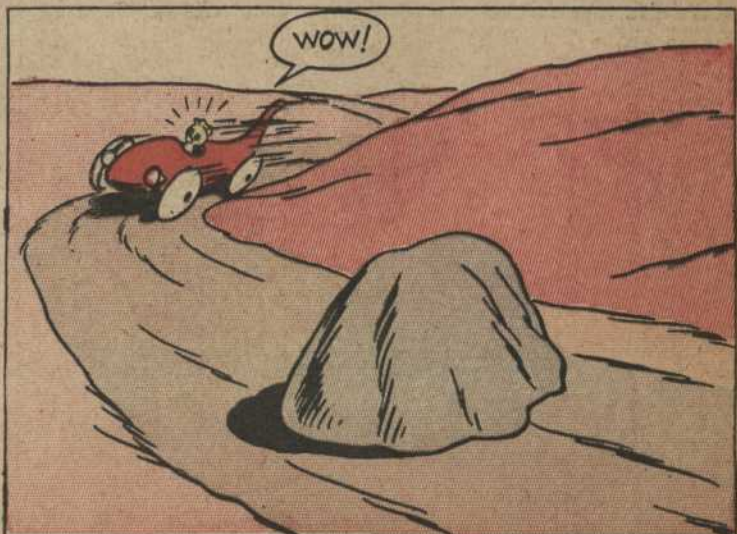
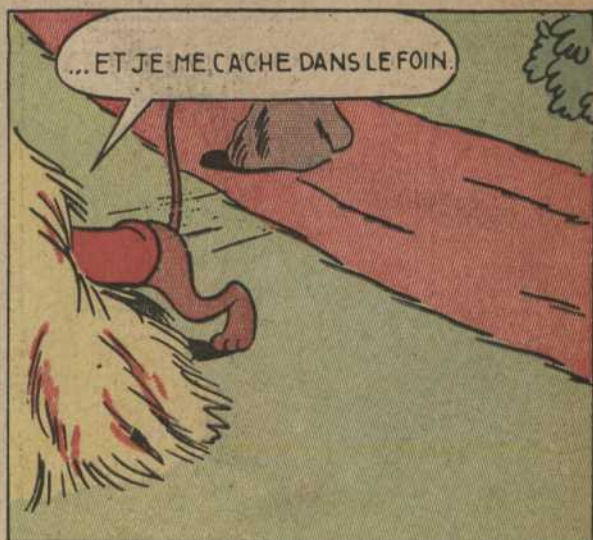


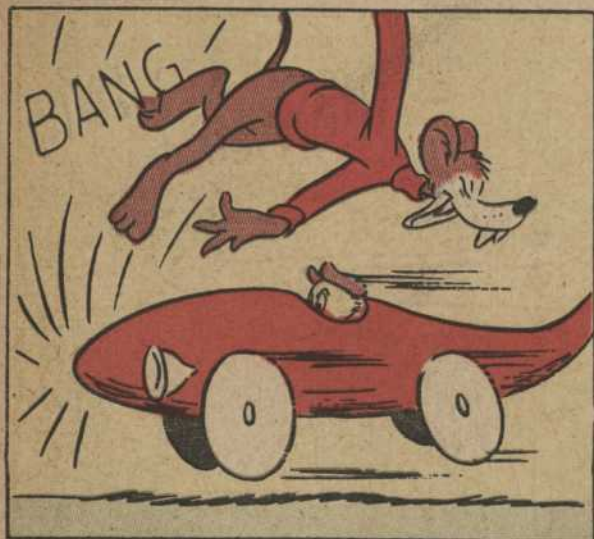
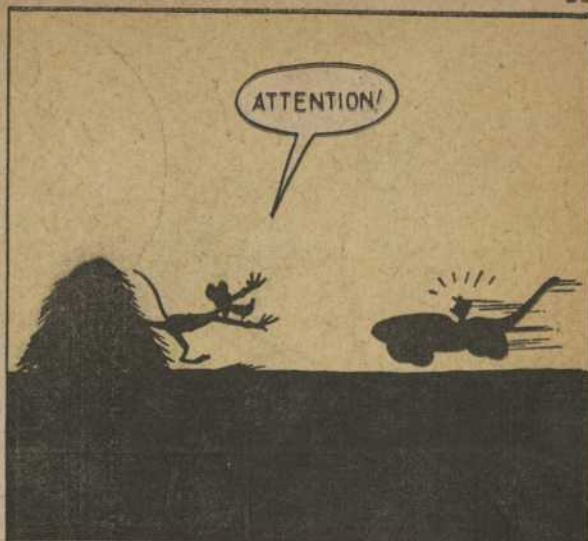
# UNE BONNE LEÇON POUR PIC

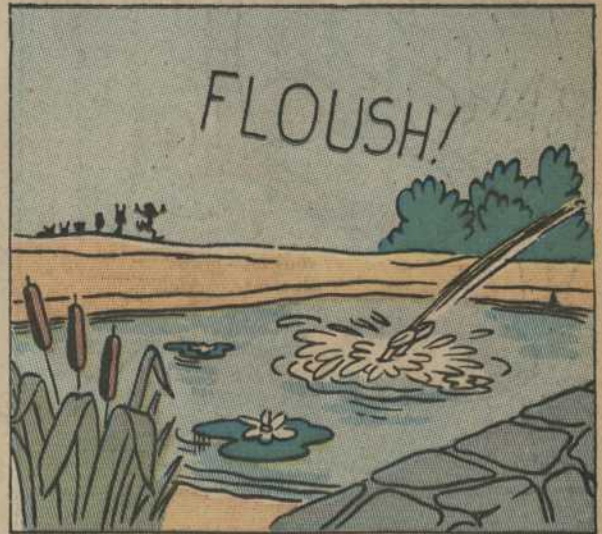
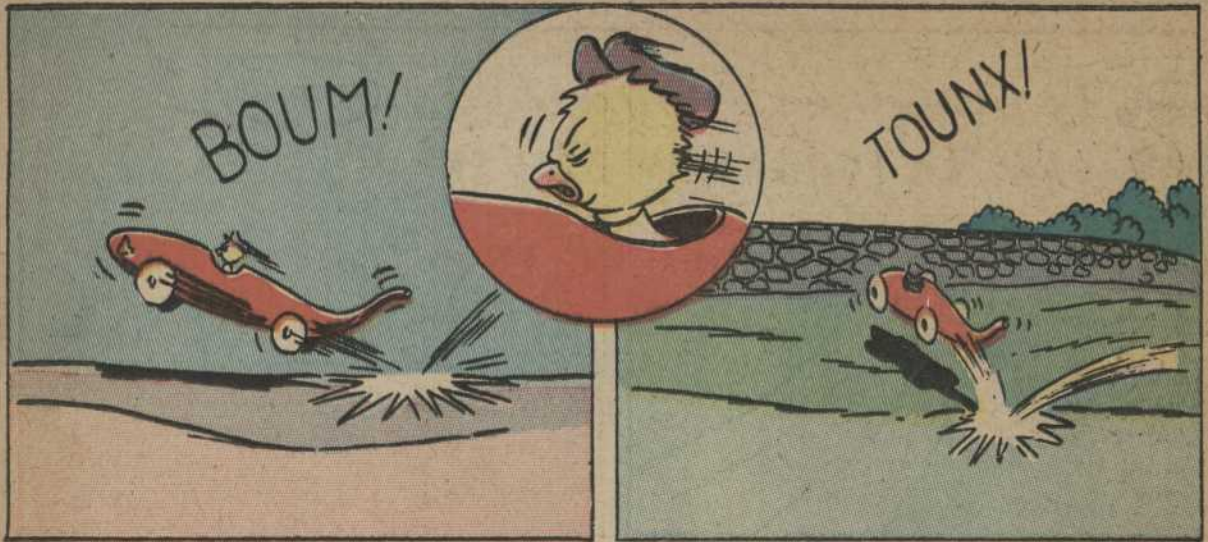














## Le livre est un auxiliaire précieux DANS LA FORMATION DE L'ENFANT



### CONTES ET AVENTURES

publiés sous la direction de Guy Boulizon, Licencié ès Lettres.

D'émuants récits de guerre, des histoires scoutes palpitantes d'intérêt, des romans d'aventures sensationnelles...

« Il faut répandre abondamment parmi les jeunes ces récits captivants, pleins d'humour, de poésie, d'émotion, et renfermant une mine d'observations sur la psychologie de l'adolescence. » *Enseignement secondaire au Canada.*

- |   |   |
|---|---|
| 1 — <i>Souvenirs de guerre</i> , Abbé A. Lemoine    | 6 — <i>Les compagnons de la « Pierre-qui-sonne »</i> , Joëlle |
| 2 — <i>Quartier-Nord</i> , Gérard et Alec Pelletier | 7 — <i>L'exploit de Jean-Pierre</i> , Louis Pronovost         |
| 3 — <i>La Chèvre d'or</i> , Guy Boulizon            | 8 — <i>Aventures dans l'Insulinde</i> , Claude Eylan          |
| 4 — <i>L'île de Jacques</i> , Guy Boulizon          | 9 — <i>Le prince Marc</i> , Éloi de Grandmont                 |
| 5 — <i>Dix et un</i> , Noël Chantepie               | 10 — <i>La cloche de joie</i> , Réginald Boisvert             |

Chacun : 52 pages, impression 2 couleurs, illustré : \$0.10.  
Reliés : (1 à 5) et (6 à 10) : au Canada \$0.65 chacun; En Belgique: 30 frs chacun.

Un album unique :

### LA VIE DE JESUS

Une fois cet album ouvert sous leurs yeux, les enfants resteront médusés, épris, émerveillés, devant ces illustrations richement colorées qui racontent la naissance, les miracles, la mort du petit Jésus. Voilà pour les *plus petits*.

Quant aux *plus grands* qui recevront et liront ce bel album, il ne serait pas surprenant d'assister, chez eux, à une miraculeuse métamorphose : car si la vie des Saints est d'un exemple entraînant, qui dira la force persuasive de la vie du Sauveur lui-même ? Bien souvent, le bon petit garçon, la douce petite fille placés devant telle scène de la vie de Jésus, tel mystère, tel miracle, sentiront leur vie intérieure transformée, orientée définitivement vers le Bien.

96 pages, entièrement illustré en 4 couleurs: \$0.65 au Canada.

En Belgique 30 frs.



### VIE DE QUELQUES SAINTS ADAPTÉS AUX PETITS



De l'extraordinaire, du merveilleux, du mystérieux, voilà ce que les enfants attendent des livres qu'on leur donne. Or toutes ces qualités ne sont-elles pas amplifiées d'une façon surnaturellement belle dans la « Vie des Saints » ? Voilà pourquoi on a voulu mettre à la portée des petits l'histoire de quelques grands serviteurs de Dieu.

Chaque brochure au Canada: \$0.09. La collection complète (12 brochures) : \$1.00.  
en Belgique: 9 frs. La collection complète (12 brochures) 100 frs.

En vente

En Canada :

**FIDES**

25 est, rue Saint-Jacques  
Montréal - 1

En Belgique :

**LE RENDEZ-VOUS**  
32, Route de Mons  
Marchienne-au-Pont

## LES LIVRES QU'IL FAUT

### À UNE JEUNESSE AVIDE D'AVENTURES

#### ★ DEUX RÉCITS D'UN TRAGIQUE INUSITE! ★

##### L'ŒIL DU BOSPHORE



Les Indes, la Turquie, une Mosquée, une perle fatidique, voilà quelques sujets capables d'inspirer des récits mystérieux.

##### ATTENTION AU CERCUEIL



Où il est question de caverne, de bandits, de trésor, de mort qui sort de son cercueil.

Chacun, 64 pages, 6 illustrations

L'exemplaire : Canada : \$0.25 ; Belgique : 18 francs

#### ★ DU DEVOUEMENT JUSQU'A L'HEROISME! ★

##### AUX MAINS DES IROQUOIS



Un petit bout d'homme prisonnier des Iroquois réalise un sauvetage héroïque grâce à sa débrouillardise.

76 pages, 6 illustrations

L'exemplaire : Canada : \$0.40 ; Belgique : 26 francs

##### LE CALVAIRE DE JEAN



Un jeune scout expose son bonheur et sa vie dans la bataille de Caen. Blessé à mort, il reçoit la croix de guerre pour son dévouement.

96 pages, 6 illustrations

#### ★ DES CONTES TELS QUE LES AIMENT LES JEUNES! ★

##### CONTES DORÉS



Deux beaux petits volumes où les enfants pourront lire de magnifiques contes courts et touchants. Plusieurs émeuvent jusqu'aux larmes, laissent les meilleures impressions et éveillent les plus nobles sentiments.

Environ 100 pages chacun, nombreuses illustrations.

L'exemplaire : Canada : \$0.50 ; Belgique : 30 francs

##### CONTES DU CHARPENTIER JOSEPH



#### EN VENTE

**Au Canada :**

**FIDES**

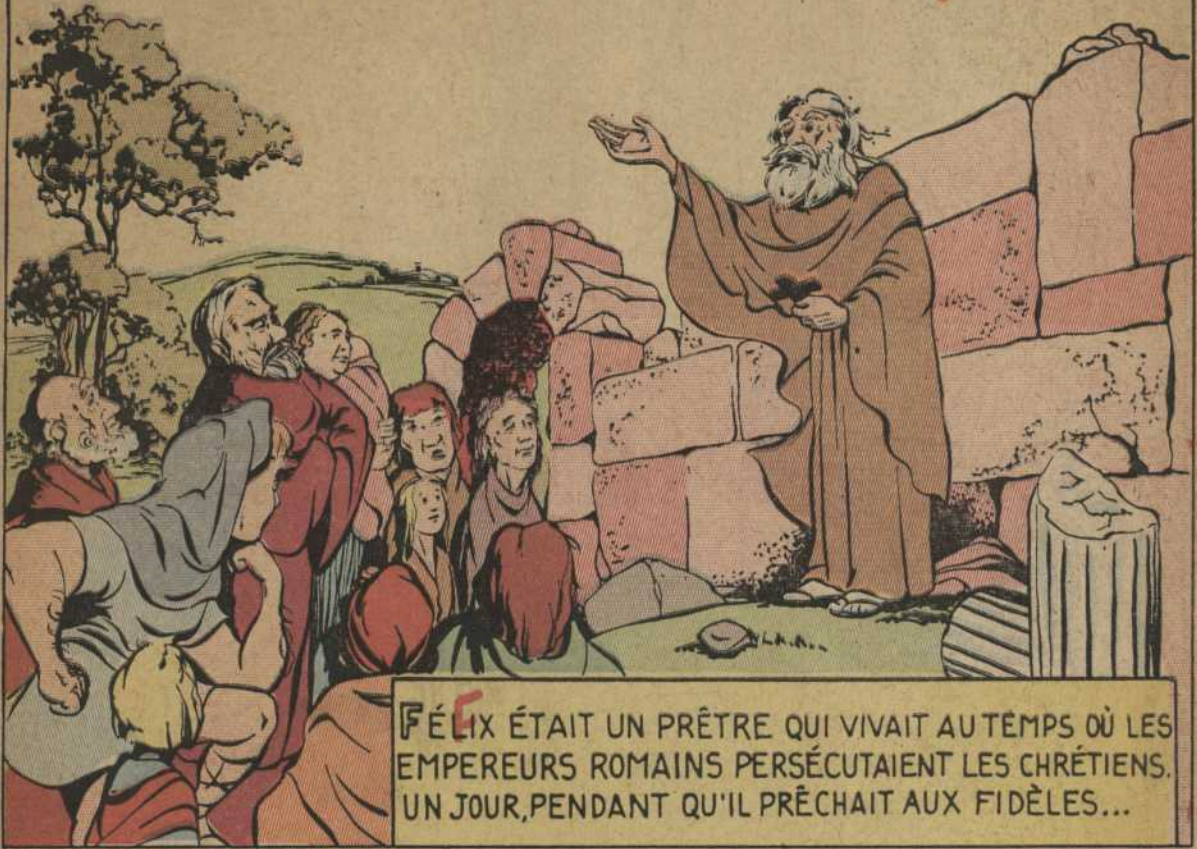
25 est, rue Saint-Jacques  
Montréal - 1

**En Belgique :**

**LE RENDEZ-VOUS**

32, Route de Mons  
Marchienne-au-Pont

# l' Araignée et le Saint







LA PRIÈRE DE FÉLIX FUT EXAUCÉE. UNE ARAIGNÉE SE MIT À TISSER SA TOILE À TOUTE VITESSE...





SAINT FÉLIX L'ÉCHAPPA BELLE PLUSIEURS FOIS. IL MOURUT PAISIBLEMENT, À UN ÂGE AVANCÉ. SA FÊTE SE CÉLÈBRE LE 14 JANVIER.

# NOS LECTEURS NOUS



# Écrivent



## NOTRE DRAPEAU

Vive notre drapeau fleurdelisé!

Notre nouveau drapeau provincial se compose de trois éléments principaux: d'une croix blanche placée au centre sur fond bleu azur et d'une fleur de lis disposée à chacun des quatre coins.

Voici l'histoire du fleurdelisé sur drapeau. L'emploi des fleurs de lis date de 497, alors que le Pape Saint-Martin les fit mettre sur sa chape. Lors des Croisades, les catholiques étaient marqués d'une croix blanche.

Pendant la guerre de Cent Ans, chacun des rois de France et d'Angleterre possédait son étendard.

La croix blanche fut reniée et méconnue quand la Révolution commença à semer le désordre partout.

Le drapeau fleurdelisé fut introduit en Nouvelle-France par notre grand découvreur Jacques Cartier. Arrivé à Gaspé, et en présence de ses hommes d'équipage, il planta une croix sur laquelle il avait placé un écusson fleurdelisé.

Enfin, en 1608, Champlain le fit onduler au pied du cap Diamant.

La croix blanche est le symbole d'une nation catholique répartie dans tout l'univers. Le bleu azur signifie que nous appartenons à une nation française. Enfin les fleurs de lis rappellent que nous sommes d'une patrie d'Amérique.

Canadiens français, nous possédons un drapeau fleurdelisé. Arborons-le donc fièrement! JEAN-PAUL DESPINS.

## QUE SUIS-JE

*La grêle dit: « Que suis-je ?*

*Rien, le soleil me fond. »*

*Le soleil dit: « Que suis-je ?*

*Rien, le nuage me couvre. »*

*Le nuage dit: « Que suis-je ?*

*Rien, le vent m'emporte. »*

*Le vent dit: « Que suis-je ?*

*Rien, le mur me repousse. »*

*Le mur dit: « Que suis-je ?*

*Rien, la souris me perce. »*

*La souris dit: « Que suis-je ?*

*Rien, le chat me mange. »*

*Le chat dit: « Que suis-je ?*

*Rien, l'homme me tue. »*

*L'homme dit: « Que suis-je ?*

*Rien, la mort me prend. »*

*La mort dit: « Que suis-je ?*

*Rien, Dieu m'envoie. »*

MONIQUE LÉVESQUE.

## TROIS CHOSES

Trois choses à *défendre*: L'honneur, le foyer et la patrie.

Trois choses à *contrôler*: Son caractère sa langue et sa conduite.

Trois choses à *méditer*: La vie, la mort et l'éternité.

Trois choses à *estimer*: Le courage, la droiture et la reconnaissance.

Trois choses à *détester*: La cruauté, l'ignorance et l'ingratitude.

Trois choses à *éviter*: La paresse, la barbarie et la bouffonnerie.

Trois choses à *sauvegarder*: La franchise, la liberté et la bravoure.

Trois choses à *désirer*: La santé, l'amitié et la bonne humeur.

Trois choses à *admirer*: La volonté, la dignité et la grâce.

Trois choses à *cultiver*: La raison, la soumission et la science.

DORIS LANGEVIN.

## INDICATIONS AUX VOYAGEURS QUI SE DIRIGENT VERS LE PARADIS

*Départ*: A toute heure. *Arrivée*: Quand il plaît à Dieu.

*Prix des places*: *1ères*: Innocence et sacrifices volontaires; *2èmes*: Pénitence et confiance en Dieu; *3èmes*: Repentir et résignation.

AVIS

1. Il n'y a pas de billets d'aller et retour.

2. Point de trains de plaisir.

3. Les enfants qui n'ont pas l'âge de raison ne paient rien, pourvu qu'ils soient tenus sur les genoux de leur mère l'Église.

4. On est prié de ne porter d'autre bagage que des bonnes œuvres, si l'on ne veut pas manquer le train ou éprouver du retard à l'avant dernière station.

5. On prend des voyageurs sur toute la ligne.

LÉONCE BOUCHARD.



**SURPRISE!** Nous avons réservé dix pages de notre prochaine édition à la rubrique « Nos lecteurs nous écrivent » afin d'encourager nos jeunes écrivains à nous faire parvenir des suggestions pour l'année prochaine. N'oublions pas que l'auteur de tout article signé qui paraît dans notre revue reçoit la jolie somme de \$1.00 et parfois davantage. Quelque quarante dollars seront donc distribués dans l'édition numéro 20 de cette revue.

VOYEZ, SI VOUS ETES L'UN DES CHANCEUX!

# MADELEINE BOUVART

(Suite de la page 6)



Il fallait que le diable fût à ses trousses, car autrement Mlle Bouvart n'aurait certes pas oublié de servir une verte semonce à son cocher John, qui, l'œil au guet, l'oreille tendue, oubliait irrévérencieusement depuis un quart de lieue de se croiser les bras, comme cela se pratique d'ordinaire chez les porteurs de livrée dans les bonnes maisons.

C'est que, voyez-vous, l'ennemi était signalé aux approches du bois Gomin, et le général Montgomery arrivait, tambours battants, précédé de la terrifiante nouvelle qu'il n'avait fait qu'une seule bouchée du fort Saint-Jean et des villes de Montréal, de Sorel et des Trois-Rivières.

On avait bravé Arnold ; mais devant le terrible général tout le monde sentait la panique l'envahir.

Au loin, dans la campagne, si loin que l'œil pouvait aller, il n'entrevoit que bourgeois importants et gourmés, renfoncés dans leurs petites carrioles et devisant sur un ton bourru de la perspective d'être privés, pour quelque temps, de leur promenade favorite ; paysans tirant péniblement derrière eux leurs traînes surchargées d'effets, de linge et de pauvres meubles, presque tous des souvenirs de famille ; élégants, oublieux, pour ce jour-là, de la pose et de leur coupe d'habits ; officiers et soldats se repliant des avant-postes.

Tous ces gens criaient, juraient, se bousculaient et semaient devant eux la consternation et l'effroi.



L'ennemi était signalé, et le général Montgomery arrivait tambours battants

— « Mademoiselle, j'ai ordre de ne pas vous laisser entrer » — « Moi, capitaine, M. le Gouverneur craindrait-il plus mes yeux que les balles d'Arnold ? »



SEUL, le cheval de Madeleine, habilement manœuvré, passait au milieu de ce tohubohu sans rien heurter, et s'avancait grand train vers la porte Saint-Louis.

Déjà il s'était engagé dans le labyrinthe fortifié qui, hier encore, en défendait les approches lorsque tout à coup il fallut s'arrêter.

La foule était devenue si compacte, qu'il n'y avait plus possibilité d'avancer, et les naseaux fumants, le jarret finement cambré, le coursier de Madeleine se mit à faire queue au milieu de cette mer humaine qui montait toujours autour de lui.

Sous l'arche grisâtre et massive de la porte Saint-Louis, deux compagnies de grenadiers anglais faisaient haie, l'arme au bras.

Entre leurs files silencieuses, passaient, une par une, toutes les personnes qui, sous les yeux de l'officier commandant, donnaient preuve qu'elles étaient munies de provisions pour huit mois, et promettaient de faire le service de la place.

L'interrogatoire n'était pas long ; mais il faisait froid, et, tout en battant de la semelle, de groupe en groupe on se décochait des interpellations.

« Aïe ! dites donc, là-bas, maître Chabot, est-ce vrai que le gouverneur Carleton a failli se faire pincer à la Pointe-aux-Trembles par messieurs les Bostonnais ? »

— Comment, si c'est vrai, père Lépine ! Mais il sortait par un bout du village, tandis que Montgomery entrait par l'autre. Le gouverneur filait raide, paraît-il, soit dit sans aucune responsabilité de ma part, car c'est le petit Blanchet qui nous a rapporté ça.



En arrière, fier et superbe, se dressait le vieux Québec, encore une fois resté seul face à face avec l'ennemi.



AH ! tout de même, il devait avoir des fières jambes, notre Anglais, observa le gros Dionne ; car on nous assure qu'il faut aller dru pour ne pas tomber entre les longues pattes de ces Congréganistes. (La verve gauloise des Canadiens français avait donné ce nom aux partisans du Congrès.)

— Nous verrons bien si la chance le suivra toujours, notre gouverneur ; dans huit mois tout sera fini, si l'on en croit l'ordonnance qui nous prescrit de faire des provisions pour ce temps de vacances. Dans huit mois nous saurons donc qui aura gagné.

— Oui, je l'espère, monsieur Landry ; quant à moi, je suis en règle de ce côté. Je les mangerai tranquillement, mes vivres ; car je crois qu'il vaut mieux ne pas se mêler de ces quatre sous-là, et laisser ces gens se débrouiller entre eux. Que les Anglais se grugent entre Anglais, c'est leur affaire ; et depuis que j'ai laissé ma jambe au moulin Dumont<sup>(1)</sup>, si d'un côté je ne souffre plus qu'on me marche sur le pied, de l'autre, je n'écrase plus les orteils de personne.»

Et pendant que ces conversations couraient au milieu des francs rires de la foule, elle s'écaulait lentement, sous les yeux scrutateurs du capitaine anglais.

Déjà, le tour de Madeleine Bouvart était venu, et même elle avait penché hors de son traîneau sa petite tête d'hirondelle pour mieux mignarder une jolie parole à l'oreille de l'officier, lorsque celui-ci lui dit brusquement : « Mademoiselle, j'ai ordre de ne pas vous laisser entrer en ville.

MOI, capitaine, fit-elle d'un air étonné ; mais M. le gouverneur craindrait-il plus mes yeux que les balles d'Arnold ?

— Je ne saurais vous dire, mademoiselle, ce que M. le gouverneur craint le plus ; mais ce que je puis vous exprimer, c'est l'immense regret que va me laisser l'exécution d'une consigne formelle. La voici.»

Il sortit de la doublure de sa tunique un papier scellé aux armes de sir Guy Carleton, le lut lentement, en pesant sur chaque mot :

« Le gouverneur désirant, se mettre à l'abri de la trahison et se débarrasser des bouches inutiles, défend jusqu'à nouvel ordre l'entrée de la ville aux personnes suivantes.»

Et l'officier, plaçant son doigt sur une des lignes de la nomenclature, s'inclina légèrement en disant :

« Eh bien ! mademoiselle ? »

Madeline ne répondit pas.

Une larme brilla et descendit lentement le long de ses joues rougies, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps ; et, faisant effort pour contenir sa honte, elle dit tout simplement : « John, tournez le cheval vers le Cap-Rouge.»

(1) Le moulin Dumont se trouvait situé près de la propriété de M. Chouinard, sur le chemin Sainte-Foy, sur le petit ruisseau qui coule à gauche du monument des Braves.

Il fut pris et repris pendant la dernière bataille de Ste-Foy et cinq compagnies de grenadiers, commandées par le capitaine d'Aiguebelles y périrent presque entièrement. Il ne serait peut-être pas mal à propos de rappeler ici ce que Garneau dit à propos de cette dernière victoire française près de Québec :

« Les Français n'avaient que les trois petites pièces de canon qui avaient pu passer le marais de la Suède, à opposer aux vingt-deux bouches de l'ennemi.»



C'était la femme honnie qui arrivait au camp américain et Madeleine Bouvart venait de passer à l'ennemi.



# MADELEINE BOUVART

## L'HISTOIRE D'UNE PATRIOTE

**L**E cocher fit ce que Madeleine commanda ; puis, lui remettant les rênes en mains, il s'inclina en essayant un de ses sourires les plus gracieux : « Mademoiselle, lui dit-il, on est mieux en dedans qu'en dehors des murs par un temps pareil, et, comme je ne suis pas compris dans la liste de son Excellence, j'en profite pour rentrer en ville. »

Madeleine resta impassible sous le coup de ce nouvel affront ; d'une main ferme, elle fouetta vigoureusement son cheval, et bientôt femme et coursier se perdirent sous la nuit qui s'allongeait noire et pleine d'alerte sur la campagne canadienne.

En arrière, fier et superbe se dressait le vieux Québec, encore une fois resté seul face à face avec l'ennemi de la patrie.

En avant courait la ceinture des bivouacs de Montgomery et d'Arnold.

Tout était morne et grave entre ces deux lignes de feu où, côte à côte depuis quinze ans tantôt, sommeillaient paisiblement, sous la neige, les grenadiers du Béarn et les montagnards Écossais.

Bientôt un qui-vive sonore retentit au milieu de ce calme sinistre ; puis tout rentra dans le terrible silence.

C'était la femme honnie qui arrivait au camp américain, et Madeleine Bouvart venait de passer à l'ennemi.



...t Madeleine qui tenait la droite de  
...le du mess, à côté de Montgomery.

## II

### ENTRE LA POIRE ET LE FROMAGE

**D**EPUIS bientôt près d'un mois l'état de siège durait sans amener aucun résultat définitif. Par-ci par-là, un maraudeur se faisait pincer.

De fois à autres, on tirait une salve à boulets sur les murs de la ville.

Des éclaireurs, cachés dans des trous de loups, lançaient sur le rempart des flèches au bout desquelles on avait attaché des lettres adressées aux bourgeois influents de la ville.

Puis c'était tout ; l'assiégeant se bornait à ces démonstrations plus bruyantes qu'hostiles. En revanche, il faisait longue et douceuse sieste à la maison Holland, où Montgomery avait su retrouver les délices de Capoue.

Chaque soir on buvait sec et l'on mangeait bon au quartier général américain, et, bien que la plupart des officiers bostonnais eussent été en peine de justifier leurs seize quartiers de noblesse, ils posaient pour le torse et déchiraient de l'Anglais à pleines dents.

Madeleine s'était faufilée en haute faveur auprès de ces messieurs. Elle posait en victime, coquetait avec celui-ci, enjôlait celui-là, souriait à tous : ce qui l'avait rendue la coqueluche de l'état-major, le général inclus.

C'était elle qui tenait la droite de la table du mess, à côté de Montgomery, et, ce soir-là, quelqu'un qui serait entré dans la grande salle de la Holland-House l'aurait aperçue faisant scintiller son verre plein de xérès à la blanche clarté d'un candélabre emprunté à la villa du colonel Caldwell.

Madeleine écoutait distraitement le général lui dire : « Oui, Mademoiselle, c'est comme j'ai l'honneur de vous le confier. A la Noël, ce qui sera après-demain, je vous invite à venir dîner aux quartiers généraux du vieux Carleton. »

— Pardon, mon général, de l'interruption ; mais je crois que l'invitation est un tant soit peu prématurée. Arnold ne sera pas prêt ; la petite vérole commence à se propager dans son camp, et les Canadiens refusent de prendre l'argent du Congrès, ce qui rend les vivres difficiles pour la troupe ; ne vaudrait-il pas mieux retarder ?

— Vous êtes un pessimiste, colonel Levingston, et vous voyez tout en noir.

**J**E sais que vous détestez Arnold, et vous n'êtes pas le seul ; c'est ce qui vous empêche de voir que ses troupes sont animées du meilleur esprit. D'ailleurs, il faut que cela finisse. J'ai pris une résolution, et puisque vous étiez absent du conseil de guerre tenu ce matin, je suis heureux de vous mettre au courant de la situation.

« A la prochaine giboulée de neige, Arnold, avec son contingent, se glisse du côté de Saint-Roch et enlève les barricades et les batteries du Sault-au-Matelot ; vous, colonel, vous dirigez une fausse attaque contre la porte Saint-Jean ; le major Brown en fait autant du côté de la citadelle, et moi je me faufile sous le cap par la rue Champlain et j'enlève la batterie de Près-de-Ville. Québec est ouvert du côté de la basse-ville ; Arnold et moi, faisons jonction et nous arrivons, tambours battants, au centre de la place, pendant que la garnison, attirée sur le rempart par tout votre tintamarre et celui de Brown, n'y verra que du feu. Est-ce clair et précis ? — Halte-là ! mon général, reprit un vieux médecin major qui passait pour être le plus érudit de l'armée. Québec n'est ni Saint-Jean, ni Montréal, ni Sorel, ni Trois-Rivières. Il faut le mâcher tout doucement ; car la digestion en est pénible, et Murray a failli y gagner la dyspepsie.

— Bah ! major, faites manœuvrer vos pilules comme vous l'entendez, et laissez-moi mes balles et mes boulets. Ça me connaît, les plaines d'Abraham ; j'y étais jadis.

— Mais savez-vous, général, que vous n'êtes pas aussi jeune que je le croyais, interrompit l'agaçante Madeleine.

— Que voulez-vous, mademoiselle, le harnais blanchit vite celui qui le porte. Alors, je n'étais que capitaine ; depuis, pour monter en grade, il m'a fallu en voir d'autres.

— Mais, Dieu me pardonne, vous devenez vantard et coquet, général. Quel était l'heureux régiment qui recelait un pareil capitaine, Don Juan ?

— Le 43<sup>e</sup>, mademoiselle. Ah ! c'était un fier régiment, qui n'eut qu'un tort à mes yeux, celui de ne pas s'être rangé sous le drapeau du Congrès.

— Mais, mon général, reprit l'intrépide érudit, il me semble que cela aurait été difficile en 1759 ; le Congrès dormait alors paisiblement dans le néant, tandis que son père, Washington, était encore tout engourdi des suites de la capitulation du fort Nécessité.

— Vous me tenez le langage d'un loyaliste, major, et, si vous continuez, cela pourrait finir par une bonne dose d'arrêts de rigueur. Rien de tel pour changer le cours des idées. Quant à vous autres, messieurs, puisque le bal va bientôt s'ouvrir, n'oubliez pas les instructions que le Congrès nous a données.



Vous colonel, vous dirigez une fausse attaque contre la porte Saint-Jean.

**R**ESPECTEZ les croyances religieuses du pays, payez libéralement tous les vivres et les objets qui vous seront indispensables, punissez avec rigueur les soldats qui commettront quelques désordres, poursuivez et harcelez les troupes anglaises ; mais évitez de vexer le peuple et de rien faire qui puisse le rendre hostile à la cause américaine.

— Vous êtes bon, général, interrompit Madeleine, et je voudrais que tout Canadien français vous entendît prononcer ces paroles de conciliation.

— Mademoiselle, j'accepte vos compliments, bien que je ne les mérite pas, car je ne connais qu'une chose, moi : c'est la consigne. Pour prouvé, c'est qu'en 1759, — ce qui commence à se faire loin, — je ne songeais guère à écrire des protestations de dévouement aux Canadiens français. J'étais alors cantonné dans un petit village de la côte nord, à Saint-Joachim, et là...

— Comment, vous êtes allé à Saint-Joachim ? Mais contez-moi ça, général, cela doit être curieux, reprit Madeleine d'une voix légèrement tremblotante.



Sur mon passage, j'ai tout brûlé, tout pillé, tout massacré, mille tonnerres.



Je fis tuer le jeune homme à coups de tomahawk



Je me contentai de faire fusiller le père



Deux cadavres muets se dressaient devant elle; son père et son frère.

## MADELEINE BOUVART

### L'HISTOIRE D'UNE PATRIOTE

**M**ON Dieu, ce récit ne sera pas long, et le petit voyage d'agrément que je fis alors peut se résumer aussi laconiquement que le tour des Gaules de César.

« Sur mon passage, j'ai tout brûlé, tout pillé, tout massacré. Mille tonnerres ! c'était ma consigne qui le voulait ainsi, et elle me rend furieux ou sentimental à son gré. A preuve, c'est qu'elle faillit me brouiller avec un lieutenant du 78<sup>e</sup> Highlander. Ce jeune freluquet s'arrogeait le droit de grâce, et déjà deux paysans, le père et le fils, s'étaient mis sous sa haute et puissante protection. Il me semble encore les voir, les mains dans leurs poches d'habit tout déchiré, le père avec ses grands cheveux blancs friselant au vent, le fils portant, tête basse, sa toque rouge, et se faufilant tous deux dans un champ de blé que mes hommes avaient oublié de saccager. Je tenais à faire un exemple et à montrer au jeune lieutenant Fraser que l'on ne bravait pas impunément les ordres du général Wolfe. Je fis donc prendre le jeune homme par un sergent de confiance et le fis tuer à coups de tomahawk, sous les yeux paternels. Puis ce fut le tour du vieux. Ah ! pour celui-là, je fus miséricordieux. Je me contentai de le faire fusiller, ce qui n'empêcha point mon sous-officier en verve de les scalper tous deux. Quel temps c'était là ! Saint-Joachim, Sainte-Anne, le Château-Richer, l'Ange-Gardien, Montmorency, tous ces villages flambèrent comme s'ils eussent été construits en tondre. On savait faire la guerre, alors ! c'étaient le canon, la fusillade, la torche qui commandaient ; tandis qu'aujourd'hui il faut y aller prudemment à grands coups de proclamations. »

Madeleine n'avait pas entendu ces dernières paroles du général. Elle s'était péniblement glissée hors de table, prétextant la fatigue, et avait regagné le fond de ses appartements. Pourtant qui l'aurait vue se traîner le long du corridor, le front haut, l'œil humide et plein de lueurs fauves, n'aurait guère trouvé l'énervement sur ce visage pâle.

Dans sa pensée, le général Montgomery n'était plus qu'un vil meurtrier, et un étrange frisson passait sur cette frêle charpente de femme. Deux cadavres muets se dressaient devant elle. Les deux paysans qui, sans tombes et sans prières, gisaient enfouis sous les guérets de Saint-Joachim étaient le père et le frère de Madeleine Bouvart !

Implacables, ils lui montraient qu'avant tout on se devait à la patrie.

LIRE LA FIN DANS LE NUMERO 20

# RÉCOLTE DES INSECTES

SUITE DE LA PAGE QUINZE

LES insectes qu'on a mis en papillotes doivent être ramollis avant d'en faire le montage pour la collection. On les ramollit à l'humidité dans un vase bien clos, dans lequel on a mis un linge mouillé ou du sable humide. On dépose ensuite sur une planchette les insectes que l'on désire préparer.

Les arthropodes doivent tous être fixés avec des épingles entomologiques de grosseurs déterminées Nos 0-1-2-3 et 4. Lorsque l'insecte est trop petit pour être épinglé, on le colle sur la pointe d'un petit carton en forme de triangle allongé.

Les caractères spécifiques des papillons se voient sur les ailes et il est, par conséquent, nécessaire que celles-ci soient étalées. On emploie à cet effet des planchettes de bois creusées en leur milieu d'une rainure pour recevoir le corps de l'insecte. Les ailes en position, on les couvre de bandelettes de carton qu'on fixe solidement. Les papillons demeurent ainsi jusqu'à complète dessiccation, soit entre sept et dix jours.

Afin de donner l'intérêt et la valeur scientifique qu'elles méritent, vos captures et vos collections doivent être soigneusement étiquetées.

Chaque insecte doit posséder, appendue à l'épingle qui le fixe, une étiquette comportant les indications de lieu et de date.

Vos captures sont piquées dans des boîtes ou tiroirs hermétiquement fermés, dont le fond est recouvert de planchettes de liège.

Le débutant peut, à la rigueur, employer des boîtes vides à cigares mais il ne doit jamais se servir de carton pour remplacer le liège.

D'après GUSTAVE CHAGNON.

# THARCISIUS

SUITE DE LA PAGE 5

UNE lettre, je suppose; eh bien, elle ne s'envolera pas pour être un instant hors de son nid. Donne-la-moi, je la mettrai en sûreté pendant que nous jouerons.

Et il tendit la main pour s'emparer du dépôt sacré que l'enfant portait sur sa poitrine.

— Jamais! jamais! répondit l'enfant en levant ses regards vers le ciel.

— Je veux voir cela, dit l'autre en insistant brutalement; je veux savoir ce que c'est que ce merveilleux secret.

— Qu'est-ce? que peut être cela? se demandaient-ils les uns aux autres.

— Ce que c'est? c'est un âne chrétien qui porte des reliques, de s'écrier un spectateur.

Ces paroles suffirent. La curiosité païenne, désireuse de voir les mystères des chrétiens, pour les violer et les insulter, était éveillée, et un cri général s'éleva réclamant avec toutes sortes de menaces le dépôt dont Tharcisus était chargé.

— Jamais, jamais, qu'avec ma vie! se bornait à répondre l'enfant.

Un coup de poing terrible lui fut asséné sur la tête par un gigantesque forgeron; l'enfant en fut étourdi, et le sang s'échappa de la blessure. Un second coup, puis un troisième suivirent, puis d'autres encore, tant qu'à la fin, le malheureux enfant, tout meurtri, mais tenant toujours ses bras croisés sur sa poitrine, tomba anéanti sur le sol. La foule aussitôt se rua sur lui, et vingt bras s'étendaient pour lui arracher le céleste dépôt, quand tout à coup les lâches assaillants se sentirent repoussés de droite et de gauche par un bras d'une force gigantesque. Les uns s'en vont rouler jusqu'à l'extrémité de la place, les autres demeurent étourdis au même endroit sans savoir ce qui leur arrive, et le reste se retire devant un officier à la taille athlétique, auteur de tout ce désordre. Quand la place eût été déblayée, l'officier s'agenouilla auprès de la victime presque évanouie, et, les larmes aux yeux, la souleva doucement, avec les tendres soins qu'une mère eût pu y mettre; puis il lui demanda d'une voix douce:



Fig. 10

# MANIÈRE DE PORTER SECOURS A UN NAGEUR FATIGUÉ

SUITE DE LA PAGE ONZE

Ce procédé n'est employé que si le nageur est calme et ne se débat pas. Nager vers le sujet en lui disant d'une voix forte: « Placez vos mains sur mes épaules, bras allongés; faites la planche; écarterez vos jambes; regardez-moi », pendant que vous vous approchez de lui en brasse lente et lui faites décrire un demi-cercle, lui tournant la tête vers le point d'atterrissage. Il importe de pouvoir bien faire tourner le sujet sans perdre de temps. Nager en brasse avec les bras et soit en coup de ciseaux ou à la façon d'une grenouille avec les jambes. Surveiller la figure du sujet pendant tout le parcours pour s'assurer qu'il n'est pas épuisé ou prêt de s'affaïsser, auquel cas il faudrait le prendre en remorque.

Le désir prédominant d'une personne en train de se noyer est de respirer, et quand elle monte sur le sauveur, il est généralement facile de la faire reculer en plaçant les deux mains sur sa poitrine et en poussant. Si l'on s'enfonce sous l'eau avec le sujet, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent il lâchera prise, se rendant compte qu'il n'est plus soutenu. On remonte alors derrière lui pour éviter une nouvelle prise.

Texte et vignettes gracieusement fournis par la  
METROPOLITAN LIFE INSURANCE CO.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12

1	L	O	E	S	S		U	R	E	D	O
2	A	B	S		E	C	O	T		L	O
3	L	A	S		A	L	A		M	E	
4	O		S		O	C	I	A	B	L	E
5	M	I	L		N	U		C	O	S	
5	L	E	M	U	R		S	M	A	L	A
7	I	L	O	T	E	S		A	L	I	N
8		O	U	I		A	S		I	D	A
9	A		N	O	C	T		R	N	E	M
10	B	A	N		I	I		E	C	I	
11	U	R	E		A	F	E	R		I	O
12	S	T	U	R	M			I	N	F	U

— Souffrez-vous beaucoup, Tharcisus?

— Ne vous occupez pas de moi, Quadratus, dit l'enfant en ouvrant les yeux avec un sourire; c'est que je porte sur moi les divins mystères; prenez-en soin, vous.

Le soldat souleva l'enfant dans ses bras avec un respect qui témoignait que ce n'était pas seulement la douce victime d'un héroïque sacrifice, le corps d'un martyr qu'il portait, mais le vrai Roi et Seigneur des martyrs, et la divine Victime de la rédemption éternelle. La tête de l'enfant reposait avec un abandon plein de confiance sur les robustes épaules du soldat, mais ses mains et ses bras restaient croisés sur sa poitrine, pour veiller jusqu'au bout sur le trésor qui lui était confié. Le brave Quadratus ne sentait pas le poids du double et saint fardeau qu'il portait. Personne n'osa l'arrêter.

Tharcisus est mentionné dans le Martyrologe romain, à la date du 15 août, comme un martyr dont la fête commémorative se célébrait dans le cimetière de Callistus; ses reliques ont été transportées plus tard dans l'église de Saint Sylvestre in Campo.

Extrait de "FABIOLA" du Cardinal Wiseman.



## Chant au Drapeau

Air: **Honneur à ta Mémoire**

### REFRAIN

Salut! doux emblème  
De mon Pays!  
Autant que moi-même,  
Je te chérie!

— 1 —

Drapeau, d'une race aguerrie  
Traduis bien toute la fierté!  
Lève ton front, ô ma Patrie,  
Laisse ton grand coeur palpiter!

— 2 —

Drapeau du Québec, dans l'espace  
Déploie en paix ta blanche Croix!  
Nous voulons marcher sur la trace  
De nos Ancêtres dans la Foi!

— 3 —

Tes "Fleurs de Lys" au doux langage,  
— Symbole aimé de nos enfants —  
Nous inspireront le courage  
De nos anciens à cheveux blancs!

— 4 —

Azur, tu marques bien la place  
Que méritent "nos fils de preux"!  
Du ciel, obtiens-nous cette grâce  
De garder nos "foyers heureux"!...

— 5 —

Reçois pour toujours, ma tendresse,  
"Fleurdelisé" cher à mon cœur!  
Sois tout l'orgueil de la Jeunesse,  
Qu'elle garde à jamais l'Honneur!

— 6 —

Veille sur toutes nos Ecoles,  
Nos Prés, nos Monts et tous nos Toits!  
Tressaille au son de nos paroles  
Ventant "les gloires d'autrefois"!

— 7 —

Notre Parlement te déroule!  
Tu ris sur tous nos Monuments!  
Devant ma tombe, que la foule  
Te voie aux mains de mes enfants!

— 8 —

Ne semble-t-il pas qu'au ciel même,  
Tu doives flotter un jour?  
O mon Drapeau, gloire suprême,  
Cache en tes plis tout mon amour!

Frère Andréas, a. a.

\* Cette poésie a été mise en musique par  
le R. F. Barnabé, S.C., L.M.  
Tous droits réservés.



**Pourquoi les étoffes blanches sont-elles fraîches en été, plus chaudes en hiver ?**

Les étoffes blanches absorbent et rayonnent difficilement la chaleur, mais la réfléchissent énergiquement. Elles s'opposent aux intempéries et aux variations de la température. Elles sont donc, pour cette raison, fraîches en été, et en hiver, plus chaudes que les étoffes sombres de même épaisseur.



**Pourquoi doit-on conserver le linge sale dans un endroit aéré, à l'abri de la chaleur et de l'humidité ?**

Parce que le linge sale est formé de fibres végétales et imprégné de matières grasses et de liquides organiques: il entre donc facilement en fermentation. La fermentation se manifeste par une odeur nauséabonde et par de petites taches gris verdâtre, qui désorganisent le tissu, si on les laissait agir trop longtemps. Dans tous les cas, les taches de moisissure sont difficiles à enlever.



**Pourquoi fait-on bouillir le lait, quand on veut l'empêcher de cailler ?**

En faisant bouillir le lait, une peau se forme à la surface. C'est l'albumine coagulée, qui en empêchant la vapeur d'eau de se dégager, fait monter le lait bouillant. L'albumine ne nourrissant plus le ferment du lait bouilli, la fermentation est beaucoup plus lente.



**Pourquoi un verre, une tasse de porcelaine se cassent-ils quand on y verse de l'eau très chaude ?**

Parce que la partie du verre ou de la tasse de porcelaine, touchée par le liquide chaud se dilate plus que les autres parties. Il en résulte une tension inégale qui peut briser l'objet. Pour éviter tout accident, il faut verser d'abord une petite quantité du liquide chaud, en inclinant dans tous les sens. Quand les parties du vase sont réchauffées également, verser tout le liquide.



**Comment empêche-t-on une porte de grincer ?**

En prenant un simple crayon, et la porte étant légèrement soulevée, de crayonner tout le tour de la peinture. Les crayons les plus tendres sont les meilleurs pour cet usage.



**Pourquoi défend-on aux enfants de mâcher leur gomme élastique ?**

Parce que la gomme élastique est un mélange de caoutchouc et de verre pilé.



**Pourquoi donne-t-on une cuillerée à soupe de vinaigre à une vieille poule avant de la tuer ?**

A cause de l'action dissolvante du vinaigre sur la fibrine. Le vinaigre diminue la consistance des viandes et les rend plus tendres.

## LES AMIS FIDELES DE L'HOMME

1. Shetland "coolie". — 2. St-Bernard. — 3. Bouledogue. — 4. "Chien de berger" Old English". — 5. Boston Bull. — 6. Epagneul. — 7. Airedale. — 8. Chien esquimau. — 9. Irish selters. — 10. Levrier.

# Pour décorer votre parterre



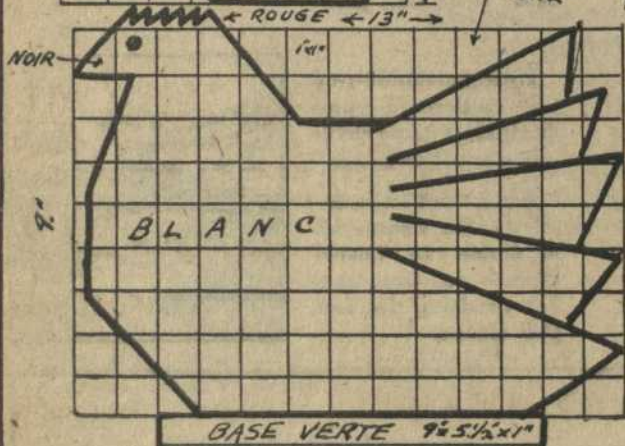
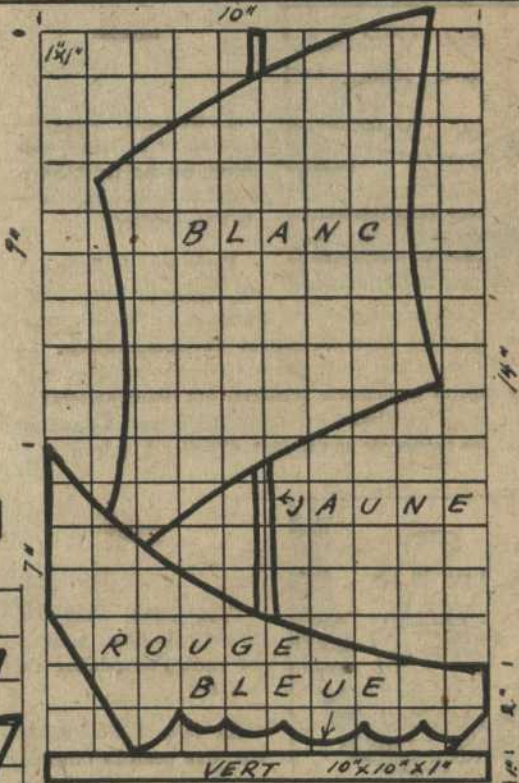
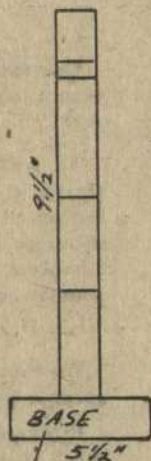
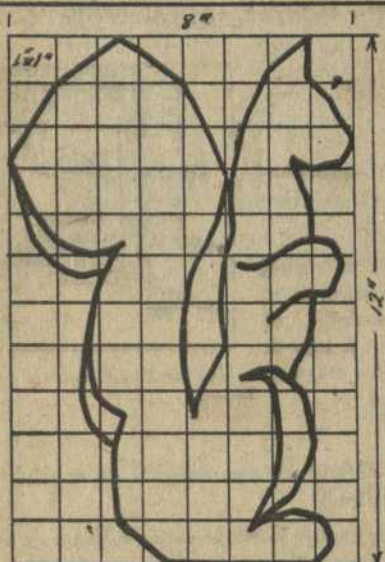
POULE



ÉCUREUIL



BATEAU



Rien de plus joli que ces pièces décoratives en bois qui égayent les parterres et les jardins ; et surtout, elles se vendent très bien.



Vignette reproduite de "François", juin 1944.

## LE DÉFILÉ DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE (1)

**I**l travaillait à la manufacture de pulpe, revenait le soir, fatigué, la figure et les mains barbouillées de suie, et repassait le lendemain, toujours, comme un bon journalier.

Eustache était son nom. On ne remarquait pas plus Eustache que les autres ouvriers jusqu'au jour où monsieur le curé et le maire de la place (un capitaine de l'ancienne guerre), passant en voiture ouverte devant chez nous, l'avaient salué poliment de la main comme s'il eut été un personnage important. Même le maire avait crié :

— Ça va, Eustache ?

Et Eustache avait fait signe que oui. Le même soir, j'avais demandé à mon père pourquoi l'on saluait Eustache de la sorte. Mon père avait répondu :

— Tu verras à la Saint-Jean-Baptiste.

J'avais bien hâte. Les cloches, ce matin-là, étaient si gaies qu'elles récitaient l'Angelus en riant. Le ciel était bleu. Ça sentait la fête. Les banderoles, les étendards les drapeaux claquaient dans la brume. Tout le monde était endimanché. Congé civique, magasins fermés. La parade commençait à deux heures... La foule de plus en plus dense s'alignait le long de la rue et guettait la tête de la procession.

Fidor et moi, à califourchon sur la clôture de bois près de l'estrade, nous pouvions voir jusqu'au fond de la rue comme dans le fond d'une bouche.

Quatre par quatre, des hommes en bleu, montés aussi sur des coursiers au poil luisant, ouvraient la parade à la suite de leur chef. C'était le corps de police.

Venaient ensuite les porteurs de drapeaux, de bannières, les députations de différents groupements civiques, les collégiens de la grande cour, en pantalons et chandails blancs, les filles en robes blanches avec leurs yeux de soleil, la fanfare avec ses instruments de cuivre d'où sortaient la lumière, puis les chars allégoriques.

Le premier: *la forges*. Un poêle fumait pour vrai dans une grosse voiture tirée par quatre chevaux fleuris et pomponnés; un homme poilu chauffait des fers en riant comme Satan. C'était drôle.

*La Glèbe*: Deux vrais cultivateurs à peau brune, en chapeau de paille, semailent du vrai blé dans la terre noire... Puis un autre char: *le moulin*; un autre: *la veillée*; plu-

sieurs autres dont je ne me souviens plus. Après que le Saint-Jean-Baptiste fut passé, il y eut un brouhaha dans la foule, des braves et des hourras. Plusieurs criaient :

— Les zouaves !

À cent pieds, là-bas, les zouaves s'avançaient avec majesté. Ah! le beau rythme! La belle formation! Splendide régiment fier et déluré! On aurait dit qu'il n'y avait qu'un seul zouave à plusieurs pattes, des pattes blanches qui se pliaient au genou et retapaient du talon comme un seul talon. Les bouffantes rouges, la ceinture bleue, la veste bleue, et l'orgueilleux képi qui dégagait si bien le front avec sa visière dorée, et le balancement de ces corps bien sanglés! Quelle merveille!

Boum! bang! Les dignitaires de l'estrade se raidissent, quelque chose va se passer. Le maire-capitaine, d'un coup de jarret, se lève le premier: une colonne de zouaves passe, triomphante. Un doigt sur la bouche, nous dévorons ces formidables héros moins avec l'envie de crier que de pleurer.

Bang! Bang!

— Eustache! lance un homme avec une grosse voix.

Bang! bang! par-devant, par-derrrière, sur le côté, pardessus, deux mailloches à la fois, en croisant et décroisant, un tambour plein le ventre, le plus beau des zouaves paraît: Eustache! Transformé, méconnaissable! Un sourire, tête fière, jambes nerveuses, poignet, bang! bang! C'était lui le centre, le point de mire, lui qui faisait piaffer tous ces hommes et se balancer toute cette foule. Eustache, rythmeur de parade! Debout sur ma clôture, je le mangeais des yeux. Le voilà qui passe devant l'estrade. Quel homme! Fidor tordait un coin de sa blouse.

Là, j'ai capté une image dont je me souviendrai toute ma vie: le maire-capitaine, d'un geste brusque et digne ramène au front sa main gantée pour saluer le gros tambour qui passe et monte. Eustache, face à gauche, sérieux, avec des muscles dans les joues, répond à son capitaine.

Puis je ne vis plus rien. Fidor aussi pleurait. Je me souviens de deux mailloches blanches qui se croisaient dans l'air, au bout de deux poings... bang! bang! plus faiblement qui s'en allaient là-bas, et des voix basses qui disaient: «Eustache» avec la même vénération que les maîtres dans les écoles quand ils disent: «Dollard».

(1) Extrait de *Pieds nus dans l'aube*, l'un des plus beaux romans canadiens que nos jeunes puissent lire. En vente dans toutes les librairies. 242 pages: \$1.25 (par la poste: \$1.35).

# LE CONCOURS MENSUEL

Boulangier, Gaston,  
Ecole Sacré-Coeur,  
Lac Mégantic, P. Q.  
Courtemanche, Claude,  
Ecole St-Patrice,  
Magog, P. Q.  
Dubois, Gérard,  
Ecole St-Patrice,  
Magog, P. Q.  
Létourneau, Léo-Paul,  
Ecole Ferme Tealies,  
Les Cèdres, P. Q.  
Lizotte, André,  
Jardin de l'Enfance,  
Lobguessil, P. Q.  
Ouinat, André,  
Jardin de l'Enfance,  
Lobguessil, P. Q.  
Therrien, Hervé,  
Ecole Sacré-Coeur,  
Lac Mégantic, P. Q.  
Turcotte, Gérard,  
Ecole des FF. du S.-C.,  
Lac Mégantic, P. Q.  
Auger, Cécile,  
Couvent SS. l'Ass. Ste-V.  
Louisville, P. Q.  
Chabot, Thérèse,  
Ecole St-Victor,  
Montréal.  
Duchesno, Marie,  
Couvent La Malbaie,  
La Malbaie, P. Q.  
Fontaine, Lucille,  
Couvent Jésus-Marie,  
Lamèque, N.-B.  
Gauvin, Thérèse,  
Couvent Jésus-Marie,  
Lamèque, N.-B.  
Howard, Suzanne,  
Académie St-Paul,  
Lashins, P. Q.  
Ouellet, Jacqueline,  
Couvent du St-Rosaire,  
L'Isle-Verte, P. Q.  
Leberge, Irène,  
Ecole St-Antoine,  
Manchester, N.-H.  
Langlais, Madeleine,  
Couvent des Ursulines,  
Loretteville, P. Q.  
Proulx, Monique,  
Ecole N.-D. des Victoires,  
Montréal.  
Terraault, Lucille,  
Couvent N.-D.,  
L'Assomption, P. Q.  
Trudeau, Claire,  
Ecole Supérieure,  
Ville St-Pierre, P. Q.  
Caron, Gilberte,  
Couvent Jésus-Marie,  
Lamèque, N.-B.  
Caron, Yvette,  
Couvent,  
St-Alexandre, Cté Kam., P. Q.  
Dien, Robert,  
Ecole St-Jean de la Croix,  
Montréal.  
Hébert, Gilberte,  
Ecole St-Agapit,  
St-Agapit, P. Q.  
Groulx, Florence,  
Ecole des SS. de Ste-Anne,  
Ste-Anne des Plaines, P. Q.  
Paul, Colombe,  
Ecole ménagère,  
St-Aimé sur le Richelieu, P. Q.  
Pesant, Françoise,  
Ecole St-Pascal Baylon,  
Québec, P. Q.  
Tremblay, Nicole,  
Pens. des Ursulines,  
Roberval, P. Q.

## GAGNANTS DU HUITIEME CONCOURS

Nos 1 à 20 : 1 chapelet ou 1 ballie molle. — Nos 21 à 30 : 1 album à autographes. — Nos 31 à 40 : 1 porte-billets. — Nos 41 à 50 : crayons de couleur. — Nos 51 à 60 : 1 boîte Pastelle. — Nos 61 à 100 : cahier à feuilles mobiles.

Villeneuve, Jacqueline,  
Couvent Ste-Marie,  
Québec, P. Q.  
Vincent, Myriam,  
Couvent Ste-Marie,  
Québec, P. Q.  
Boivin, Réal,  
Séminaire St-Joseph,  
Mont-Laurier, P. Q.  
Champagne, Rémi,  
Ecole No 9,  
St-Zéphirin, P. Q.  
Côté, Roland,  
Ecole Racine,  
Sherbrooke, P. Q.  
Dagenais, Claude,  
Ecole Supérieure St-Henri,  
Ville Emard, P. Q.  
Delisle, Paul,  
Ecole Cœurval,  
Neuville, P. Q.  
Gaudreau, Hector,  
Ecole St-François,  
Ottawa, Ont.  
LaBrèche, Marguerite,  
Ecole normale,  
Hull, P. Q.  
Latulippe, Joffre,  
Ecole du Sacré-Coeur,  
Cabano, P. Q.  
Richard, Yolande,  
Ecole St-Louis de Kent,  
St-Louis de Kent, N.-B.  
Thiffault, Solange,  
Pensionnat des Ursulines,  
Grand'Mère, P. Q.  
Champagne, André,  
Orphelinat St-Arène,  
Montréal.  
Gérin, André,  
Ecole St-Patrice,  
Magog, P. Q.  
Labarre, Jacques,  
Ecole Jésus-Marie,  
Varenes, P. Q.  
Lavallée, Normand,  
Ecole Perron,  
Perron, Abitibi, P. Q.  
Léveillé, Gilles,  
Ecole Meilleur,  
Montréal.  
Riverin, Germain,  
Ecole Millstream,  
Millstream, P. Q.  
Simard, Gaston,  
Ecole St-Esprit,  
Québec, P. Q.  
Tambeau, Claudette,  
Ecole St-Charles,  
Timmins, Ont.  
Turcotte, Pauline,  
Ecole Ste-Claire,  
Ste-Claire, P. Q.  
Veillet, Rose-Hélène,  
Couvent Ste-Thécle,  
Ste-Thécle, P. Q.

Baillargeon, Thérèse,  
Ecole normale,  
Thetford Mines, P. Q.  
Bécotte, Gaston,  
Académie St-Antoine,  
La Baie du Fèvre, P. Q.  
Bouchard, Louise,  
Ecole N.-D. de la Garde,  
St-Hughes, P. Q.  
Boucher, Claude,  
Ecole St-Louis,  
Arvida, P. Q.  
Brisebois, Raymond,  
Ecole St-Georges,  
Ste-Anne de Bellevue, P. Q.  
Chatillon, Nicole,  
Ecole Lauron,  
Hull, P. Q.  
Coghlan, Robert,  
Ecole St-Victor,  
Alfred, Ont.  
David, Françoise,  
Ecole Morin,  
Montréal.  
Desjardins, Louise,  
Pens. Providence,  
St-Vincent de Paul, P. Q.  
Doré, Florence,  
Ecole Ste-Agnès,  
Donnacona, P. Q.  
Gaudreault, André,  
Ecole St-Honoré,  
St-Honoré, P. Q.  
Hogue, Flore,  
Pens. des SS. de Ste-Anne,  
Ste-Anne des Plaines, P. Q.  
Jolin, Denise,  
Pens. Ste-Marie,  
Amos, Abitibi, P. Q.  
Lacroix, Donald,  
Ecole St-François,  
Ottawa, Ont.  
Laramée, Lucille,  
Couvent de St-Roch,  
St-Roch de l'Archigan, P. Q.  
Lebeau, Ernest,  
Ecole St-Paul,  
Aylmer, P. Q.  
Lemieux, Yvon,  
Ecole St-Victor,  
Alfred, Ont.  
Morency, Jean-Claude,  
Ecole St-Dominique,  
St-Hyacinthe, P. Q.  
Munger, Thérèse,  
Pens. des Ursulines,  
Grand'Mère, P. Q.  
Nadeau, Henri,  
Ecole St-Joseph,  
Biddeford, Maine,  
Parent, Roger,  
Collège,  
St-Georges ouest, P. Q.  
Perras, René,  
Ecole Meilleur,  
Montréal.

Perreault, René,  
Jardin de l'Enfance,  
St-Vincent de Paul, P. Q.  
Sigouin, André,  
Ecole St-Jean-Baptiste,  
Ottawa, Ont.  
Smyth, Harold,  
Académie,  
St-Basile, N.-B.  
Soucy, Jean-Guy,  
Ecole St-Jules,  
Moonbeam, Ont.  
Soucy, Monique,  
Pens. N.-D. des Anges,  
Ville St-Laurent, P. Q.  
Tremblay, Gilles,  
Ecole St-Joseph,  
Cochrane, Ont.  
Vigeant, Claude,  
Pens. St-Jean l'Évangéliste,  
Nicollet, P. Q.  
Vincent, Paul,  
Patronage St-Charles,  
Trois-Rivières, P. Q.  
Bélanger, Ernest,  
Ecole No 1,  
Ste-Louise, P. Q.  
Bellavance, Ghislain,  
Ecole St-Vital,  
Battleford, Sask.  
Blancher, Doris,  
Ecole Notre-Dame,  
Southbridge, Mass.  
Boissonneault, Lise,  
Couvent St-Thomé,  
St-Timothée, P. Q.  
Brière, René,  
Ecole du Sacré-Coeur,  
Ste-Agathe des Monts, P. Q.  
Caron, Jean-Paul,  
Ecole no 10,  
Trois-Saumons, P. Q.  
Carrier, Jacques,  
Ecole St-François-Xavier,  
Lévis, P. Q.  
Chamberland, François,  
Ecole Zénon Park,  
Zénon Park, Sask.  
Clément, Pauline,  
Ecole St-Joseph,  
Cochrane, Ont.  
Desrosiers, Claire,  
Ecole Notre-Dame,  
Southbridge, Mass.  
Gagnon, Gérard,  
Ecole Sacré-Coeur,  
Kénogami, P. Q.  
Girard, Jean-Eudes,  
Ecole St-Edouard,  
Bagotville, P. Q.  
Grégoire, Gloria,  
Ecole Notre-Dame,  
Southbridge, Mass.  
Hamel, Jacques,  
Ecole St-Louis de Gonzague,  
Victoriaville, P. Q.  
Lavasseur, Guy,  
Ecole Sacré-Coeur,  
Kénogami, P. Q.  
Lizotte, Lise-Berthe,  
Pensionnat des Ursulines,  
Roberval, P. Q.  
Mercier, Georgette,  
Ecole normale,  
Thetford Mines, P. Q.  
Ouellet, Henriette,  
Ecole St-Jean-Baptiste,  
Cap-Rouge, P. Q.  
Saint-Cyr, Madeleine,  
Couvent,  
St-Pierre les Becquets, P. Q.  
Simard, Pierre,  
Ecole supérieure Bélanger,  
St-André Avellan, P. Q.

## REPONSES DU HUITIEME CONCOURS

1. La lettre "t". — 2. Avé. — 3. Tamps.  
4. Bonjour, bonsoir.

## SOUVENIR DU CONGRES MARIAL D'OTTAWA



Parmi les plus touchants souvenirs du CONGRÈS MARIAL d'Ottawa, les Frères des Écoles chrétiennes ont gardé celui de la visite de Son Em. le Cardinal Gerlier à leur kiosque. Son Eminence cause ici avec le F. Liguori, d'Ottawa, et le F. M.-Cyrille, directeur de JEUNESSE.

### Merci et revenez-nous !

*Dans quelques jours, vous recevrez le dernier numéro de " JEUNESSE " pour la présente année scolaire. Vous l'avez aimé, vous nous avez dit votre satisfaction. Ces témoignages d'estime nous ont été très sensibles et nous vous en remercions.*

*Ils nous encouragent à faire toujours mieux pour vous donner une revue intéressante, instructive, inspiratrice de bonnes pensées et de bonnes résolutions.*

*Restez-nous fidèles, en vous réabonnant sans retard pour septembre prochain : \$1.00 pour les 10 premiers numéros ou \$2.00 pour l'année entière, ce qui est préférable. (A l'étranger : \$1.15 ou \$2.25).*

*Si ce n'est déjà fait, procurez-vous nos magnifiques cartables en toile bleue, avec titre en or et cordelettes, pour relier toutes vos revues. Chaque cartable peut en contenir dix. Prix : .35 par la poste.*

*Nous vous souhaitons de grands succès dans vos examens de fin d'année.*

F. MAJORIQUE,  
Administrateur de JEUNESSE.

F. M.-CYRILLE,  
Directeur de JEUNESSE.

## ÉCOLE D'IBERVILLE, A MONTRÉAL

**S**i vous avez le plaisir de visiter l'école d'Iberville, paroisse Ste-Cunégonde de Montréal, vous serez agréablement surpris de trouver au parloir de la communauté les portraits de trois anciens occupant de hauts rangs dans la hiérarchie de l'Église; Son Ex. Mgr Oscar Morin, P.B., Son Ex. Mgr Ovide Guy, o.m.i. et le T. R. Père Huet, O.C.R., abbé mitré de Mistassini. Une école qui produit de tels hommes a fait ses preuves.

C'est que l'école paroissiale de Ste-Cunégonde a connu une pléiade de directeurs et de professeurs au dévouement éclairé et inlassable doublés de religieux exemplaires; plusieurs venaient de France, tels les FF. Romon-Georges, Raymond-Joseph, Robert, Rollin, Xavier, Joseph, Augustin, Vincent, etc.

Il y a déjà soixante ans que les Frères des Écoles chrétiennes se dévouent dans cette paroisse intéressante. Quand je dis «intéressante», je parle d'expérience, y ayant passé deux des plus belles années de ma carrière

de professeur. Et je suis sûr que le F. Majorique, l'administrateur dévoué de «Jeunesse», qui y réside, ne me contredira pas.

Nos lecteurs anciens se souviennent que le F. Théopha-nius-Léo, dont le Bulletin du T. S. Enfant Jésus a relaté, ces années dernières, la vie si édifiante, fut directeur de l'école Ste-Cunégonde. Elle était alors située à l'angle des rues Vinet et Duvernay. On quitta ces lieux le 7 janvier 1931, pour prendre possession de la vaste et belle école actuelle, rue Delisle. C'est alors qu'elle prit le nom d'Iberville, un symbole de vaillance et de courage.

L'école d'Iberville compte cinquante-deux de ses anciens dans l'épiscopat, le sacerdoce, la vie religieuse. C'est un témoignage de son esprit chrétien et du sérieux de la formation qu'on y donne. Aux huit cents élèves, la plupart des lecteurs de «Jeunesse», et à leurs professeurs, nos cordiales salutations.

*F. M.-Cyrille, E.C.*



**Servants de messe de Ste-Cunégonde (Montréal)**

*F. Maurice & M. le Curé P. Matthieu & F. Jean*

# Pierre de Beaumont

Fin au prochain numéro.

## Pardon et résurrection

— 56 —

Retournons un instant au manoir de Beaumont. Le facteur y dépose une lettre pour Lucille. Ce timbre du Canada? Cette écriture?... de qui donc? Vite le cachet saute et Lucille, qui vient d'appeler sa sœur, comme pour partager l'émotion qu'elle redoute, dévore les pages. « C'est lui! C'est Pierre! Il vit! Il demande son pardon!... Que dira mon père? Comment lui annoncer une telle nouvelle?... On lit et on relit: » Je t'ai vue caresser les mains refroidies de maman; je t'ai souhaité bonne chance, à Québec... je compte sur toi pour obtenir mon pardon... »

Les deux sœurs pleurent et rient en même temps. Elles courent prévenir le père Mathieu qui, dans sa surprise, tourne sur lui-même, les bras au ciel: » Mon Dieu! mon Dieu! c'est-y donc possible que le jeune Pierre vive et soit si loin? Ça me le disait qu'il reviendrait, car, au fond, il n'était pas méchant. »

— 56 —

M. de Beaumont finit par arriver; il était d'humeur joyeuse, ce soir-là, contrairement à son habitude. Lucille se fit plus câline, plus affectueuse que jamais. Finalement, ne sachant trop que dire et surtout comment le dire, elle posa, assez gauchement d'ailleurs cette question: » Papa, si Pierre revenait et demandait son pardon, le recevrais-tu de nouveau? — Jamais il ne paraîtra en ma présence; il est trop orgueilleux », de répondre, indifférent, M. de Beaumont. « Cependant, s'il revenait dis, père, que tu oublierais le passé. » Après un long silence: » Mais pourquoi une telle question, ce soir, alors que, depuis son départ, vous n'avez jamais prononcé devant moi le nom du fuyard? — C'est que... c'est que... Pierre a écrit. » La foudre serait tombée aux pieds de M. de Beaumont qu'il n'aurait pas été plus surpris. Lucille lui tendait la lettre. M. de Beaumont hésita, la lut, puis il sortit dans le parc, sans ajouter un mot.

— 57 —

Un heure plus tard, M. de Beaumont revint; il avait les yeux rouges et il était très pâle. Appelant Lucille: « Écris à Pierre qu'il est toujours mon fils, que je... lui... pardonne. » Lucille l'embrassa à l'étouffer et, saisissant sa plume, elle écrivit longtemps, dans le silence le plus complet. Puis elle tendit le stylo à son père en disant: « Papa signe ici. » M. de Beaumont lut: » Pierre, tu es toujours mon fils; en souvenir de ta chère maman et à cause de Lucille, je te pardonne. Je m'estimerai heureux de te voir religieux. » Ton père, Charles de Beaumont.

Quinze jours plus tard, le F. Jean-Baptiste dont Pierre avait emprunté l'adresse, lui remettait la réponse attendue, mais redoutée. Quelle joie! il était pardonné!... Très ému, Pierre s'en fut montrer le document à son directeur de conscience. « Mon ami, le ciel et la terre ont parlé. Sans retard, obéissez à la voix divine qui vous veut à son service. »

Fr. M.-C.



# LES AMIS FIDÈLES DE L'HOMME



VOIR LEURS NOMS PAGE 41